

The Project Gutenberg eBook of L'Illustration, No. 3659, 12 Avril 1913, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'Illustration, No. 3659, 12 Avril 1913

Author: Various

Release date: November 6, 2011 [EBook #37941]

Language: French

Credits: Produced by Jeroen Hellingman et Rénaud Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3659, 12 AVRIL 1913

L'Illustration, No. 3659, 12 Avril 1913



[\(Agrandissement\)](#)

Ce numéro contient:

- 1^o Quatre pages en couleurs non brochées: DIX AMÉRICAINES DE NEW-YORK, par Helleu;
- 2^o LA PETITE ILLUSTRATION. Série-Roman n^o 4: LES ANGES GARDIENS, par M. Marcel Prévost;
- 3^o UN SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE ET FINANCIER de deux pages.





LES MÉFAITS DU VENT D'EST

Après l'atterrissage du Zeppelin IV au champ de manoeuvres de Lunéville: le dirigeable allemand et son équipage sous bonne garde.
Photographie prise avant que les trois officiers allemands eussent quitté leurs uniformes pour revêtir des vêtements civils. *Voir les autres photographies et l'article aux pages 310 et suivantes.*

COURRIER DE PARIS

LA MORT DU MILLIARDAIRE

Un homme qui disparaît, cela se voit et n'éveille même pas l'attention. Mais si cet homme était réputé dans l'univers pour ses immenses richesses, s'il portait un nom de lingot, pesant et bosselé d'or, un nom retentissant de fortune, et symbolique de toutes les satisfactions que peut procurer l'argent, son départ ne manquera pas de revêtir une importance exceptionnelle.

La mort du milliardaire abrutit. On n'y comprend rien. Il semble qu'elle était impossible et l'on ne s'explique pas qu'elle arrive. On en cherche la cause, les raisons, le but. Elle a l'air d'un accident, d'une catastrophe sans exemple. Comment diable, en effet, peut-on mourir quand on est si riche? Il y faut mettre de la bonne volonté et, comme on dit, le faire exprès. Le milliardaire ne peut mourir que s'il se suicide. Et cependant, avant même de nous être renseignés, nous savons que c'est malgré lui et sans qu'on l'ait consulté qu'il a dû tout à coup, entre deux mots, entre deux bouchées... crier: ah! et quitter...

Quelle histoire que celle de ces grands congés! Oui, la Mort se donne là des

façons de gageure et de représailles. Tandis que pour le commun des hommes elle rafle avec largeur et tape dans le tas, ici elle met de l'intention et choisit. Manifestement, c'est voulu. Et nous n'en concevons pas une moindre surprise.

D'abord, nous sommes étonnés de l'audace de la mort, qu'elle ose s'attaquer à de si gros morceaux, et en même temps la faiblesse du surhomme visé, puis touché, nous confond. Qu'il a donc peu de résistance! Un enfant! Il ne se défend ni mieux ni plus que les autres, et on le met par terre plus vite qu'un estropié. Nous ne nous expliquons pas que l'on en vienne aussi aisément à bout. Ses châteaux n'étaient donc pas des châteaux-forts, et ses richesses un rempart? Nous nous étions habitués à penser qu'il n'entassait ces dernières que pour s'en protéger, qu'elles l'entouraient, le blindaient, et qu'à leur abri rien ne pouvait l'atteindre. Et pourtant elles n'ont pas su le défendre. Elles le trahissent de toutes les façons. Un pareil homme, que tant de puissance rendait comme invulnérable... en un jour, en une heure il devient cette chose affreuse, «à toute extrémité», pour laquelle tous les chèques ne valent pas deux sous. Jamais le néant des souverainetés humaines n'éclate avec plus de terrifiante évidence que devant la chute des potentats de l'argent. En rendant l'âme comme les autres hommes ils rendent davantage, ils rendent ce à quoi ils tenaient plus qu'à leur âme même, ils rendent l'espèce de divinité qu'ils s'imaginaient avoir acquise et posséder, ils font faillite de leur orgueil, ils perdent l'immortalité que la richesse, à certaines heures d'inoubliable délire, leur avait garantie, et tout d'un coup ils apprennent qu'en dépit des palais, des trésors de toute nature, de tous les soins et toutes les précautions, malgré les médecins «attachés» si âprement à leur personne, et la garde de leurs protecteurs intéressés formant le carré autour d'eux... ils sont à l'entière disposition du courant d'air et du microbe infectieux qui les supprimera. Et il n'y aura pas de vingt, de trente millions offerts à genoux à un chirurgien de génie, pour «protester» la mort, si son échéance est venue,... pas plus que les trains spéciaux commandés par câble et les yachts chauffés à toute vapeur ne seront de force à vous faire échapper. Il faut mourir. Comme vous et moi. Ah! que c'est dur! De quelle mêlée de sentiments, de quelles formidables révoltes le milliardaire en détresse doit-il être alors le théâtre! Avoir tant travaillé, tant amassé, combiné, lutté, souffert, triomphé pour s'en aller quand même, avant la fin du mois. Certes, si le richissime n'a pas su, un peu auparavant, se détacher le premier, consentir son sacrifice et passer homme de bien pour faire oublier l'homme de biens, l'approche de son règlement lui sera le pire des supplices... Comme il a vécu au centuple il meurt au centuple, et ses derniers moments sont, dans la souffrance et le regret, une multiplication. Il était tout chiffre, tout sac d'or, tout appétit de gain, même s'il menait, au milieu de son luxe, la plus modeste des existences. L'argent,... les moyens de le gagner, les dangers de le perdre,... il n'y avait que cela qui l'intéressait, et compensait, à son regard, la peine de vivre. Le reste ne signifiait rien. On peut même dire que l'emploi, maintes fois excellent, qu'il faisait de ses richesses, ne valait pas, à son estimation, le plaisir ardent qu'il avait éprouvé à les conquérir. La dépense n'était que la dernière, presque la plus indifférente de ses joies. Ce n'est pas médire en effet du milliardaire en général que d'affirmer qu'il entre dans l'acquisition des merveilles artistiques dues à ses inépuisables capitaux, une somme de joies morales toute petite. Malgré lui, et sans qu'il y ait injustice à le lui reprocher, un Titien, pour lui, représentera toujours avant tout--avant sa valeur d'art et de beauté--sa valeur pécuniaire. C'est en grande partie le prix qu'il l'aura payé, qui le lui rendra cher. Si, par une aberration subite du goût humain, les Vinci tout à coup cessaient de valoir, et ne coûtaient désormais qu'un prix de chromo, le richissime n'en voudrait plus. C'est là le revers terrible de la monnaie. Quand on est un monarque de l'argent, on en devient aussitôt le sujet. On ne voit, on ne sent, on ne pense, on ne juge, on n'espère, on ne se désole, on ne croit, on n'aime et on ne hait qu'à travers lui. Il règle, conduit et dirige tout. Il est dieu. Même quand on croit le mépriser, on l'adore. Et chaque fois qu'on se vante de le dominer et de l'asservir on lui obéit. Si le milliardaire ne regarde donc tout qu'à travers ce prisme déformant il n'est, lui aussi, regardé que de la même manière. L'argent le couvre, l'enveloppe, lui compose un habit de Nessus, des traits et une figure spéciale. On rapporte--comme il le fait lui-même vis-à-vis d'autrui--tous ses actes et ses plus secrètes intentions à l'argent, on ne lui prête que des mobiles intéressés, on ne croit pas plus en lui qu'il ne croit en son prochain par une habitude et une angoisse perpétuelles d'être volé... Et ce sont là des conditions de vie atroces.

Le milliardaire, on l'a dit souvent et il ne faut pas se lasser de le répéter, est le plus malheureux des hommes, le plus *infortuné*. Il a le virus du doute, de la méfiance et du soupçon. Il ne veut, ne peut et ne doit plus se fier à personne. Il est dans la vie derrière un grillage, comme un caissier. Son esprit est inquiet et son coeur sur le qui-vive. L'or qu'il répand et qu'il sue, et qui ruisselle de lui partout où il passe, empoisonne à jamais la source de la sincérité humaine. Comme un buveur éternellement altéré d'eau limpide et qui n'aurait pour éteindre sa soif qu'une boisson bourbeuse, le richissime vit *trouble* et ses

sentiments sont gâtés, ont un arrière-goût. Il est privé du premier de tous les biens, du plus magnifique, du seul dont on ne se lasse pas: le désir. Ou plutôt si, il a un désir, affreux et torturant, parce qu'il reste inassouvi; il désire désirer! Ah! qu'il donnerait des portefeuilles, et des usines, et des chemins de fer, et des villes pour avoir envie vraiment de quelque chose, de quelque chose qui serait difficile, impossible à obtenir...! de quelque chose qui ne pourrait pas se payer, avec de l'argent! Mais cela même est chimérique, puisque tout s'achète et se vend, et que les choses pour lui sont possédées dès qu'il les nomme sans plaisir, sans même les avoir vues, et lui appartiennent d'avance! Ainsi vit-il, le pauvre grand riche, devenu machine à faire de l'argent et à le cracher. On ne se l'imagine que sous ce double aspect. Toutes ses émotions sont condamnées à se résumer et à se traduire par le mouvement de payer. C'est son leit-geste, sa mécanique. Sa main n'est qu'une bourse, une coupe à écus, une manivelle à signer. Quand il la tend, il ne vient à l'idée de personne que ce soit pour qu'on la lui serre avec un peu d'affection, dans un simple et cordial élan... Non, tout de suite on cherche ce qu'il y a dedans. Un milliardaire n'a pas le droit de donner une poignée de main vide, ni de sourire gratis, ni de vous demander pour rien des nouvelles de votre santé, ni de faire, en un mot, quoi que ce soit comme tout le monde, *car il n'est pas tout le monde*,... il est le monstre admiré, jaloué et haï, le voleur du bien général, l'accapareur unique et célèbre dont le nom n'est prononcé qu'en râlant d'envie, de désespoir et de cupidité, comme si on voulait le poignarder, mais qu'on n'osât pas, moitié par crainte, déférence, et moitié par intérêt, de peur de tuer l'homme tirelire, l'homme aux oeufs d'or.

Trente, quarante ans, davantage, il passe, à travers des milliers de mains, sans cesse tendues à le toucher, et qui le mendient avec des airs de menace... Le monde entier veut de lui son pourboire. Et il donne, tous les jours, et pour tout. Il donne pour toutes les oeuvres, pour toutes les religions, pour tous les pays, pour tous les malheurs publics, pour toutes les misères privées, il donne pour le musée et pour l'hospice, pour l'art, la science, l'industrie, le commerce, il donne aux pauvres et aux aisés, aux sages et aux fous, aux femmes, aux enfants, aux vieillards, aux bêtes,... il donne pour donner, pour accomplir sa fonction fatale de riche errant... et puis un matin il meurt, en voyage... Les journaux font connaître par tout l'univers qu'il n'est plus... et cela le déconsidère. En une minute sa cote baisse. Il ne vaut plus rien. On ne lui garde aucune gratitude. Il n'aurait plus manqué que cela qu'il ne fût pas généreux et munificent. Il n'a pas encore donné tout ce qu'il avait. Il possédait de si grands biens qu'il ne *pouvait pas se ruiner!* Allons! Il n'avait aucun mérite. On pense encore à lui quelques jours pendant le temps de la chapelle ardente et de l'exposition du corps. Il semble que ses richesses écroulées et renversées lui fassent un catafalque. Et puis on n'en parle plus... On se rue à l'instant à la recherche de *l'autre*, du milliardaire nouveau qui prendra sa place... Et les grands marchands de tableaux, les antiquaires frémissent...: Allons-nous retrouver le pareil?--Pas sûr!

HENRI LAVEDAN.

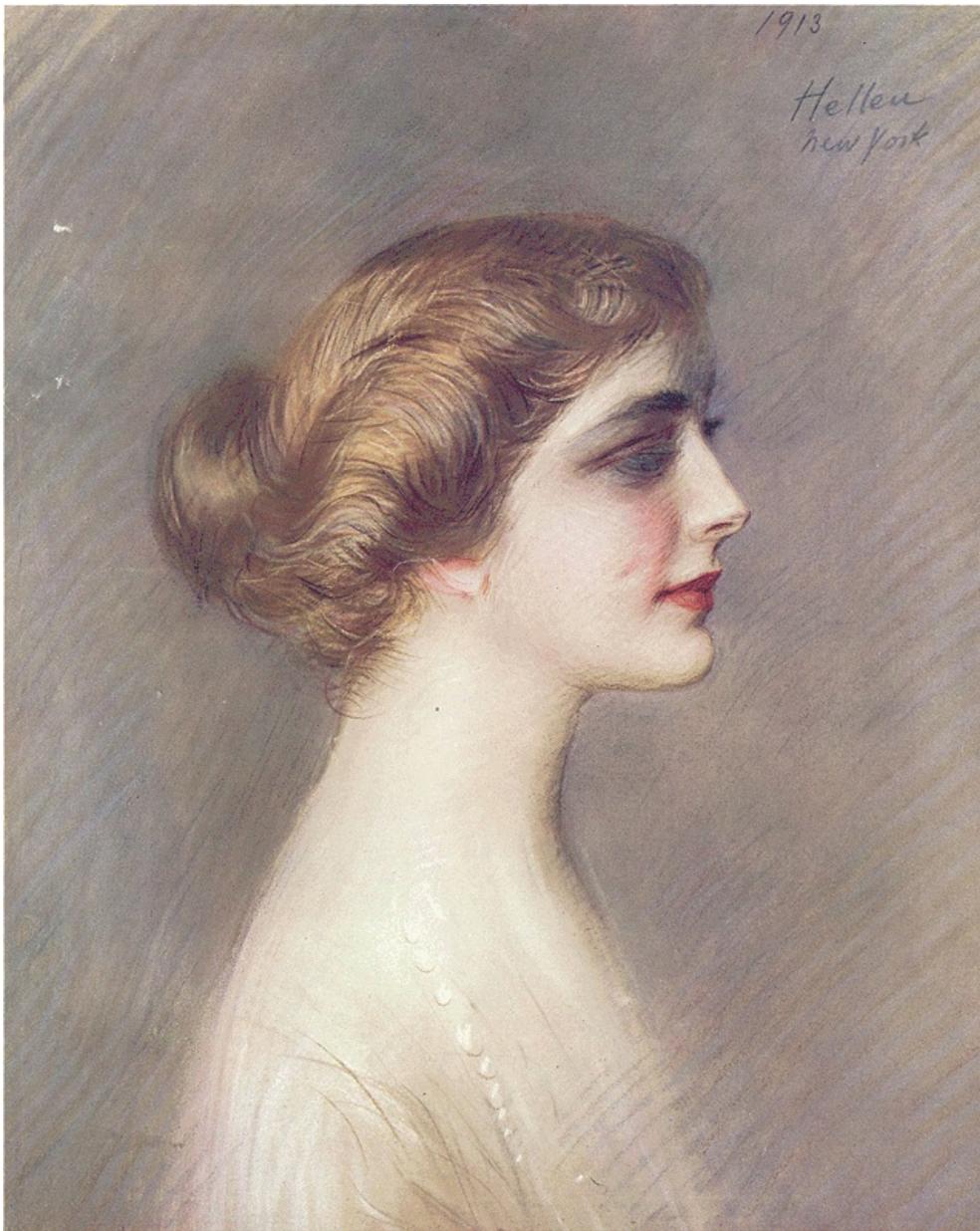
(Reproduction et traduction réservées.)

Ici viennent s'intercaler quatre pages en couleurs non brochées: DIX AMÉRICAINES DE NEW-YORK, par Helleu.

DIX AMÉRICAINES DE NEW-YORK

Mon cher Baschet,

Je vous envoie dix dessins d'Américaines, pris au hasard dans mes cartons. Mon séjour à New-York a duré quatre mois: j'aurais pu y rester plusieurs années et faire chaque jour de nouveaux portraits. Les beautés y sont innombrables. P. HELLEU.



Mrs LINDA THOMAS



Mrs LEONARD THOMAS



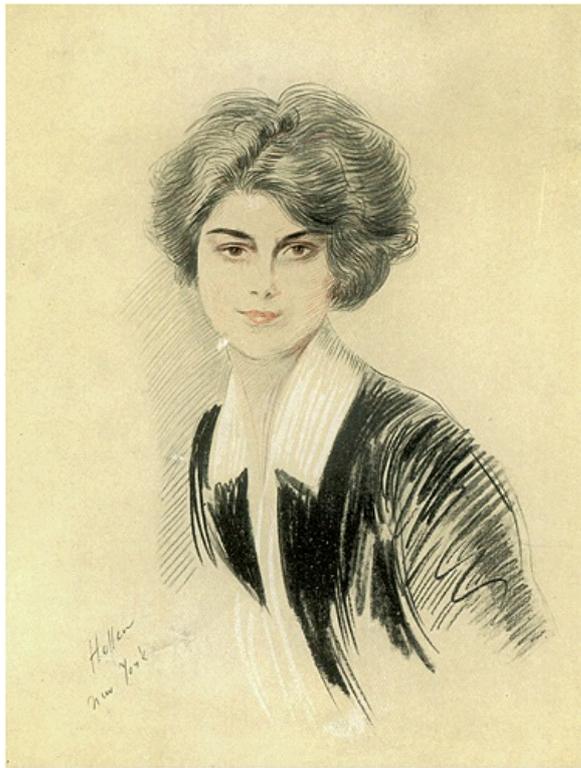
Mrs WARREN



Mrs C. ACKLEY



Mrs FRED. LEWISOHN



Mrs THOMAS



Miss CURTIS



Miss LINSEY



Miss CATHERINE GREEN



Miss JULIA ROBBINS

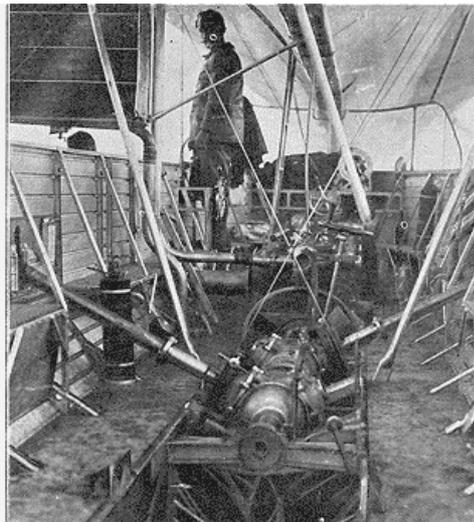
UN «ZEPPELIN» EN FRANCE



La visite du «Zeppelin» par les officiers français de l'aéronautique: un des enquêteurs pénètre dans les flancs du dirigeable.



La légitime curiosité française s'exerçant sur l'intérieur de la nacelle arrière, dont l'avant est muni d'un capot en mica.



L'intérieur de la nacelle arrière, après l'enlèvement d'un de ses deux moteurs. (Au premier plan, le quadruple embrayage.)

PENDANT LE SÉJOUR DU «ZEPPELIN IV» SUR LE CHAMP DE MANOEUVRES DE LUNÉVILLE (3 ET 4 AVRIL)

Voir l'article aux pages suivantes.

«Il est recommandé aux journalistes allemands d'éviter de donner des renseignements pouvant intéresser les autorités militaires des autres pays. Cet avis concerne surtout la publication d'indications sur la construction des dirigeables et des aéroplanes et sur les résultats obtenus avec ces appareils.

(GAZETTE DE L'ALLEMAGNE DU NORD.--*Note officielle* du 1er avril.)

UN «ZEPPELIN» EN FRANCE

Le jeudi 3 avril dernier, à 1 h. 1/2 de l'après-midi, un Zeppelin atterrissait sur le champ de manoeuvres de Lunéville. L'aéronat fut heureusement protégé et très aimablement aidé dans sa manoeuvre de descente par le 17e régiment de chasseurs à cheval, qui, à cet instant précis, était passé en revue par le général

de Contades de Gizeux.

Le dirigeable, ainsi soudainement descendu des nues, repartit vers l'Est le lendemain vers midi et demi.

C'est l'histoire des vingt-trois heures de séjour du Zeppelin allemand sur le sol français que nous résumerons ici.

*
**

Pour la première fois un événement de ce genre se produit. Avant que d'en discuter, constatons qu'au point de vue des relations officielles entre gouvernements l'incident est clos.

Un communiqué, publié dès le lendemain matin de l'atterrissage, était, en effet, conçu dans ces termes:

Dès qu'il a été informé de l'atterrissage d'un ballon allemand à Lunéville, le gouvernement a prescrit une enquête immédiate confiée à l'autorité militaire.

Il y a été procédé par le général Lescot, commandant d'armes, et le général Hirschauer, inspecteur permanent de l'aéronautique militaire, assisté du sous-préfet de Lunéville, M. Lacombe.

De cette enquête, il résulte que le dirigeable est un ballon privé de la Société Zeppelin. Les trois officiers qui étaient à bord formaient une commission de réception.

Il résulte également de l'enquête que le ballon a atterri par correction en s'apercevant qu'il était au-dessus d'une grande garnison française. Il avait complètement perdu son orientation. Le capitaine George, président, de la commission de réception, a donné sa parole d'honneur qu'il n'avait été procédé par lui ni par ses compagnons à aucune observation concernant la défense nationale.

Dans ces conditions, il a été entendu qu'on laisserait partir immédiatement le ballon, ce qui paraît d'ailleurs très urgent à cause d'avarie possible.

Ensuite les officiers seront accompagnés en chemin de fer jusqu'à la frontière par le commissaire spécial d'Avricourt.

L'incident est ainsi clos.

Telle est la version officielle qu'il importait de reproduire. Mais, autour de ce communiqué, il y a une place pour l'histoire, pour la recherche de la vérité, pour l'étude des conséquences. Procédons chronologiquement.

*
**

Vers les 10 heures du matin, jeudi dernier, les habitants de Vesoul furent très surpris d'apprendre qu'un dirigeable dont la forme ressemblait à celle d'un Zeppelin avait évolué, à grande hauteur, au-dessus de Selle, Passavant et Vauvilliers, paraissant s'orienter sur Epinal.

De cette ville, et alors qu'il se trouvait à une plus faible altitude, le dirigeable fut à nouveau signalé; il passait au-dessus des forts se dirigeant au nord.



Instantanée la descente du Zeppelin IV à Lunéville, le 3 avril, à 1 h. 1/4 de l'après-midi.

On perd de vue le Zeppelin à partir d'Épinal, mais on croit cependant qu'il a suivi la voie du chemin de fer; à midi 40, il est signalé au-dessus de Lunéville où se manifeste un véritable émoi. Du champ de manoeuvres, des officiers voient l'immense

vaisseau accomplir un huit au-dessus de la ville, puis, piquant à l'est, aller vers le fort de Manonvillers qu'on finit de construire.

On suit naturellement le Zeppelin à la lorgnette; soudain, l'esquif aérien s'incline fortement, l'axe longitudinal du ballon accuse un angle d'environ 45° avec l'horizontale. Le dirigeable vire de bord, revient vers l'immense espace de 200 hectares que constitue le champ de manoeuvres. L'aéronat paraît à bout de lest, ses passagers agitent leurs mouchoirs blancs. Le Zeppelin frôle, nous dit-on, un réservoir à eau, passe de justesse au-dessus des arbres en bordure du champ et touche terre, un peu brusquement, tandis que sur le terrain évolue le 17^e régiment de chasseurs.

La population accourue se précipite, plutôt hostile, car elle vient d'apercevoir des uniformes d'officiers allemands; fort heureusement, les officiers français prennent aussitôt des dispositions pour éloigner la foule et faciliter l'atterrissage définitif de l'aéronat. Une compagnie cycliste assure le service d'ordre, quand les autorités arrivent sur les lieux.

A bord du dirigeable se trouvent douze personnes: trois officiers et un sous-officier, le pilote du ballon, qui est capitaine de réserve, et sept mécaniciens civils.

Les militaires sont: le capitaine Fritz George, de la section d'aéronautique de Berlin, attaché à la station aéronautique de Metz; le lieutenant Félix Jacobi, du 3^e bataillon d'aérostiers de Metz; le lieutenant Jean Brandeis, du bataillon des aérostiers de Berlin; le sergent Gall, du 3^e bataillon d'aérostiers de Metz. Le pilote, attaché à la maison Zeppelin, est le capitaine de réserve Glund.

Le général de division Lescot, commandant la place, monte alors à bord de la nacelle et interroge le pilote et les officiers. Leur récit doit fixer notre religion; le voici tel qu'il a été résumé par le pilote Glund:

J'ai quitté Friedrichshafen sur les bords du lac de Constance, pour des essais d'altitude, ayant à bord une commission militaire de réception et de contrôle. Nous nous sommes égarés en France, alors que nous devions aller à Baden. Nous avons vogué au-dessus de la Forêt Noire; ensuite nous sommes rentrés dans le brouillard et montés à 2.000 mètres, déviant à l'ouest, ne pouvant descendre, gênés dans nos manoeuvres par les montagnes du Felberg, hautes de 1.500 mètres. Nous avons ainsi voyagé plusieurs heures sans rien voir et c'est vers une heure que nous avons aperçu des soldats manoeuvrant; alors nous avons voulu descendre, d'accord avec les officiers, et ceci par correction, pour prouver que nous n'étions pas venus volontairement en France.

Telles furent les déclarations; elles ne faisaient nullement mention des possibilités qu'avaient eues les aéronautes d'apercevoir la terre quand ils furent signalés en Haute-Saône et à Epinal. D'autre part, nulle allusion non plus à la position qui semblait critique du dirigeable au-dessus du fort de Manonvillers. Aucune indication de route ne fut donnée et, s'il est exact, ainsi qu'on le constata au baromètre enregistreur, que le ballon s'était élevé à 1.925 mètres et avait navigué en altitude, on se rendit compte, aussi par le graphique tracé que plusieurs fois le dirigeable était revenu à de moins grandes hauteurs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le dirigeable naviguait. Le vent régnant ce matin-là dans toute la région était du nord-est (1); par conséquent, le Zeppelin marcha avec un vent de côté contre lequel il eut à lutter jusqu'à Lunéville.

Note 1: En Allemagne, paraît-il, le vent soufflait franchement de l'est.

On remarquera que le parcours suivi par le dirigeable allemand affecte sensiblement le tracé d'une ligne à peu près droite qui, prolongée au delà de Lunéville, irait franchir la frontière pour rencontrer Metz en infléchissant sur la gauche.

C'est du reste cette orientation qui avait laissé penser, jeudi soir, à Paris, quand on connut le passage vers Vesoul et l'atterrissage à Lunéville, que le Zeppelin désemparé avait été pris par un courant du sud. Toutefois, on envisageait malgré tout, et au préalable, l'incursion en territoire français.

De ces hypothèses, on voit que, d'après les déclarations allemandes, aucune n'est vraie. Il faut donc admettre--tout en reconnaissant la possibilité de s'égarer au-dessus de la Haute-Saône--que le dirigeable a navigué en France, 130 kilomètres durant, sans pouvoir repérer sa route.

Quant à la question de l'atterrissage, réserves faites des déclarations du pilote Glund, on doit noter que le dirigeable était à court de lest, que des extincteurs et des outils avaient été jetés par-dessus bord. On avait naturellement conservé le plus précieux de tous les lests, l'essence. Très exactement --le jaugeage fut

effectué par un officier--il restait à bord du Zeppelin, à son arrivée, 100 litres de carburant pour deux moteurs, soit environ deux heures de marche. Telle est la vérité.

Les deux opinions soutenues pour et contre l'atterrissage: comme il restait deux heures de marche à bord, le dirigeable pouvait franchir la frontière sans s'arrêter; le pilote n'a donc atterri que par bonne volonté.

Contre l'atterrissage: il est entendu que le dirigeable avait assez de carburant à bord pour aller atterrir en Allemagne, mais c'est l'incident survenu aussitôt après le passage au-dessus de Lunéville qui a obligé les aéronautes à revenir.

Il ne nous appartient pas de conclure, nous exposons simplement des versions.

*
**

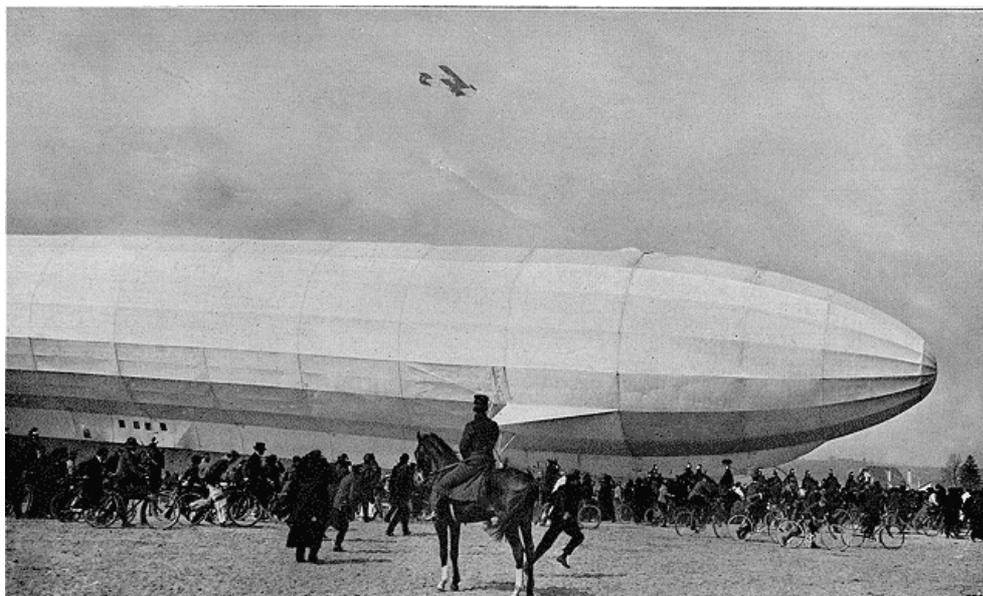
Mais revenons auprès du dirigeable, alors que les opérations de descente se terminent.

L'équipage a fiché en terre un énorme tire-bouchon d'acier, haut de 1 m. 20, qui se visse dans le sol, non sans difficulté, et qui formera ancre, l'extrémité du tire-bouchon étant reliée par des cordages avec un pieu creux en fer placé également dans le sol à environ 1 m. 50 de distance, assurant ainsi un système suffisamment rigide.

C'est cet ensemble, fixé en terre par les moyens du bord, qui constituera la seule attache du dirigeable pendant tout son séjour. La pointe du Zeppelin étant placée, face au vent, un triple câble d'acier part de l'étrave du dirigeable et s'accroche à la boucle qui termine l'énorme vis métallique disparue en terre. Ainsi, à son gré, le ballon évoluera, mais aucune autre attache ne le reliera au sol.

Par précaution à l'avant, à l'arrière et aux nacelles, des cordes pendent, que les hommes attraperaient en cas de besoin.

Après que les officiers allemands eurent quitté leurs uniformes et se furent mis en civil, l'autorité militaire française prit possession du dirigeable. On installa un gendarme et des soldats dans chacune des nacelles, on dévissa les bougies d'allumage et on permit à l'équipage l'enlèvement d'un des deux moteurs arrière de l'aéronat, ce qui allégea le Zeppelin de 500 kilos environ: il en avait besoin. Ce travail accompli, ni les officiers, ni le pilote, ni les mécaniciens, ne furent autorisés à séjourner à bord. Par contre, les officiers français, quelques civils et ingénieurs furent admis dans la soirée et le lendemain matin à visiter dans tous ses détails le dernier construit des dirigeables allemands.



Le dirigeable allemand et l'aéroplane français: un biplan militaire, arrivant à Lunéville, plane au-dessus du Zeppelin.

Ce Zeppelin, qui resta presque un jour sur la plaine de Lunéville, mesure 148 mètres de long; son diamètre au maître-couple est d'environ 14 mètres, son volume de 20.000 à 21.000 mètres cubes. Il est muni de trois moteurs semblables de 180 chevaux chacun, fabriqués par M. Maybach, l'ancien ingénieur de la maison Mercedes.

Un des moteurs se trouve dans la nacelle avant, celle du commandement. Ce

moteur actionne deux hélices, à deux pales chacune, placées sous le dirigeable, une de chaque côté. A l'arrière, un ingénieux montage des deux moteurs, avec un quadruple embrayage, permet à volonté d'actionner les deux hélices de l'arrière--celles-ci à quatre pales--soit séparément, soit ensemble.

Quant à la vitesse du dirigeable, il est impossible de la préciser; nous aurons l'occasion d'en reparler tout à l'heure. Ce Zeppelin affecte la forme classique des aérônats rigides de ce modèle universellement connu. Les parties supérieures des deux nacelles, accessibles chacune par un vaste hublot coulissant, sont mises en communication par un couloir central en forme de V, qui court comme une quille au-dessous de la carène du vaisseau aérien.

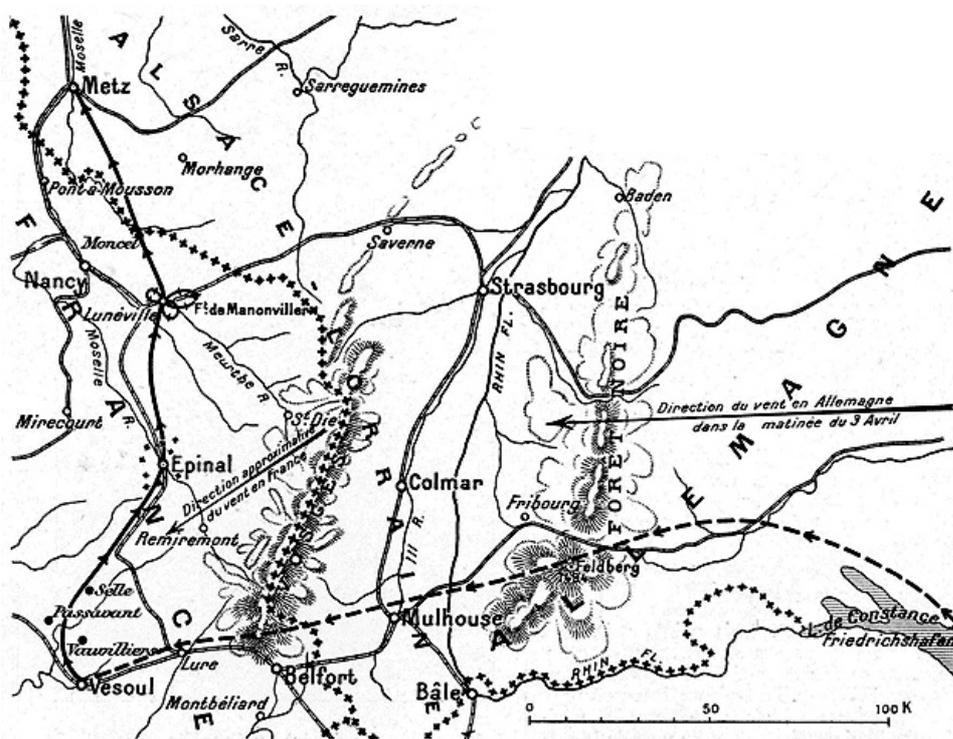
L'ensemble métallique du dirigeable est constitué par une longue poutre rigide en métal spécial qui a nom «duraluminium». Le profil de l'avant et de l'arrière, en forme de pointe arrondie, est à peu près le même. Sur tout cet ensemble métallique, immense parallépipède, est tendue une toile en contact direct avec l'air; c'est l'enveloppe protectrice, à l'intérieur de laquelle sont seize ballonnets indépendants en étoffe à ballon ordinaire, qui contiennent de l'hydrogène pur. Complètement gonflés, ils remplissent tout le corps du ballon, ne laissant libre théoriquement que le couloir-quille.

Dans ce couloir passent toutes les commandes métalliques du dirigeable pour les gouvernails de direction ou de stabilisation, ainsi que les commandes des waterballast, grands sacs à eau, constituant le lest et placés entre les ballonnets avec un orifice d'écoulement près de la quille de l'aéronat. De la nacelle du commandement, on peut actionner l'ouverture de tous les waterballast, et ainsi les vider à volonté.

L'intérieur du ballon est particulièrement curieux à visiter. On marche sur un plancher étroit et brillant en aluminium ondulé, tandis qu'autour et surtout au-dessus de soi, s'enchevêtrent ces minuscules mais si nombreuses poutres armées, toutes du même gabarit, à éléments interchangeables, qui constituent une des particularités de la construction du Zeppelin. Le métal employé est toujours le même «duraluminium».

C'est très soigné, parfaitement établi comme «fini de construction»; mais les ingénieurs français compétents prétendent qu'aucun calcul raisonné n'a présidé à l'établissement des résistances de cet ensemble.

Au centre du couloir se trouve la chambre du capitaine; on y remarque un altimètre enregistreur, un peu plus loin, des water-closets très modernes; une cabine noire, chambre à photographie avec tous ses accessoires pour développements et tirages rapides; enfin un autre local de 1 m. 75 sur deux environ, contenant l'installation de la télégraphie sans fil, dont l'antenne, suspendue au-dessous de cette chambre spéciale, est fixée au centre d'un énorme isolateur en verre blanc.



De Friedrichshafen à Metz, par Lunéville: itinéraire du Zeppelin au-dessus du territoire français.

Aux parois ajourées du couloir sont accrochés en ordre parfait, cordages, pièces de rechange, pics, pioches, etc. Enfin, voisinant avec la nacelle avant, entre deux ballonnets, un puits métallique grillagé ovale monte vers le faite du dirigeable pour déboucher sur sa partie supérieure où se trouve aménagée une petite plate-forme de 8 à 10 mètres carrés, portant un léger bastingage. Cette plate-forme, qui était nue, est destinée certainement à porter une ou deux mitrailleuses, tandis qu'on pourrait également en installer deux autres dans les nacelles.

L'agencement de détail est remarquablement étudié, il y a un luxe d'instruments enregistreurs, baromètres, thermomètres, tachymètres, etc., qui témoignent d'une mise au point très minutieuse.

C'est d'une très belle fabrication. On sent l'énorme et persistant effort, mais on ne peut croire à la grande solidité de l'engin. Nous avons pu, en effet, constater, à la suite de l'atterrissage de Lunéville, que les deux nacelles étaient endommagées, disloquées; les montants établis en tubes ovales étaient repliés sur eux-mêmes; tout l'arrière du ballon était déformé, particulièrement à l'endroit des ballonnets 4 et 5. A l'intérieur, on remarquait quelques-unes des minces poutrelles armées, tordues et déformées. Or, l'atterrissage effectué à Lunéville, s'il fut un peu brutal, est un de ceux que doit pouvoir supporter un aéronef surtout muni d'énormes amortisseurs pneumatiques de nacelles, comme ceux que possède le Zeppelin.

C'est pourquoi, en voyant le dirigeable en cet état, nous nous sommes demandé, si, précédemment à l'atterrissage de Lunéville, le Zeppelin n'aurait pas subi un choc, ce qui pourrait être dans le domaine des choses possibles; ou alors, faudrait-il attribuer cet état à une déformation soudaine en l'air d'une partie de cet ensemble rigide? Serait-ce alors l'explication de l'inclinaison inquiétante remarquée au-dessus du fort de Manonvillers? Suppositions, c'est entendu, mais bien plausibles. Car, si l'état lamentable du Zeppelin est dû seulement à l'atterrissage, c'est la preuve d'une fragilité inquiétante.

*
**

Nous avons dit l'émotion causée à la population lunévilloise par l'arrivée du Zeppelin. Cette émotion se transforma en une sorte d'hostilité retenue à l'égard des aéronautes, et le service de surveillance fut deux fois utile autour du ballon, car les officiers profitèrent en même temps de cette protection.

L'un d'eux, après l'atterrissage, voulut aller lui-même déposer une dépêche au télégraphe; on l'y autorisa, et le maire, le baron de Turckheim, l'accompagna; mais, aussitôt à la poste, un rassemblement de quelques centaines de personnes se forma et on dut prendre des précautions pour protéger la sortie de cet officier, qui, avec ses camarades, avec, aussi, les mécaniciens et le pilote, passa la nuit debout à côté du Zeppelin.

Dans le brouillard humide, la nuit fut longue et, jusqu'au matin, en attendant l'arrivée du général Hirschauer, inspecteur permanent de l'aéronautique, et de la commission militaire, les aéronautes allemands se promenèrent, renfermés dans un mutisme persistant, auprès des groupes d'officiers français.

Le pilote Glund réclama cependant quelquefois auprès du capitaine de service, lorsque quelque visiteur pénétrait dans les nacelles, ce pourquoi il faisait des réserves que l'officier français ne manquait pas d'enregistrer fort courtoisement aussitôt.

A 6 heures du matin, le général Hirschauer arriva. Il s'enquit d'abord des besoins que pouvaient avoir les officiers allemands, le pilote et les mécaniciens, puis, accompagné de sa suite, il visita en détail le ballon. D'abord la nacelle avant où il examina les appareils de contrôle, les cartes, différents papiers, ensuite l'intérieur du dirigeable. Mais, à aucun moment, il n'appela le pilote pour lui fournir des précisions. A 7 heures moins le quart, la visite était terminée, et le général Hirschauer partait avec le sous-préfet, M. Lacombe, conférer avec le général Lescot, commandant la place, et rédiger son rapport au gouvernement.

A 7 h. 1/2 du matin, une équipe de vingt hommes, venus du Corps aéronautique allemand de Strasbourg la veille au soir par le train, fut autorisée à pénétrer sur le champ de manoeuvres pour aider l'équipage. Il était, en effet, permis au pilote Glund de reprendre possession de son dirigeable, et on lui rendit les bougies d'allumage enlevées la veille aux moteurs.

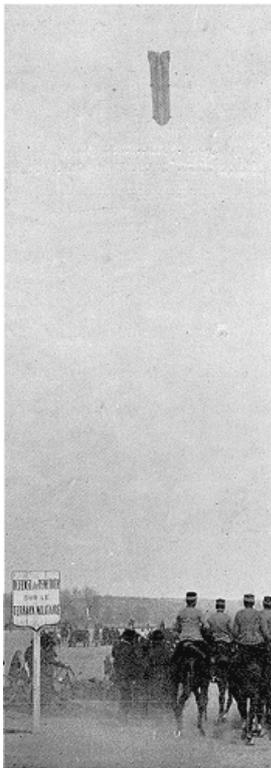
Pendant trois heures on procéda à la mise en état et surtout aux réparations des poutres armées qui étaient brisées,--grâce à des attelles de fortune,

constituées par de jeunes troncs d'arbres qui furent placés à l'intérieur du Zeppelin et solidement fixés aux parties endommagées.

Ceci, tandis qu'une autre équipe allait à la gare pour y recevoir un wagon chargé de tubes d'hydrogène comprimé, lequel, parti dans la nuit de Friedrichshafen, était arrivé—comme train spécial—à 10 heures du matin à Lunéville. Les Allemands nous donnèrent ainsi une merveilleuse leçon de célérité, non seulement par le fait d'avoir si vite dirigé un chargement complet de 200 tubes, considérés comme explosifs, mais aussi en réalisant ce «record» de les débarquer hors du wagon, de les véhiculer sur des camions de fortune, d'emmener le tout sur le champ de manoeuvres, de réunir entre eux les tubes et de fournir environ 1.000 mètres cubes d'hydrogène pur, au dirigeable épuisé, dans un espace de deux heures. Car à midi un quart le ravitaillement était terminé.

Une heure auparavant, trois points noirs, qui, peu à peu, s'en allaient grandissant, avaient paru à l'horizon. Et ce furent aussitôt des acclamations enthousiastes, délirantes. La foule avait reconnu nos avions militaires, trois biplans de l'escadrille aérienne d'Épinal qui venaient, dans un vent de 16 mètres à la seconde, survoler le Zeppelin et atterrir correctement dans la ligne du ballon.

De Paris, vers 11 h. 15, était arrivé l'ordre de libérer le dirigeable avec son équipage civil. Quant aux militaires, ils devaient être reconduits à la frontière.



Le départ du Zeppelin. Il quitte le «terrain militaire» sur lequel il avait atterri malgré la «défense de pénétrer» et se dirige vers Metz.

Mais une difficulté subsistait. L'un des officiers, le capitaine Fritz George, était en possession d'un document dont il avait déclaré ne pas vouloir se dessaisir. Il en avait seulement montré la suscription: c'était le cahier des charges imposé par l'autorité militaire à la Société Zeppelin.

L'intérêt de connaître cette convention était relatif; cependant il était peut-être utile de savoir les conditions imposées aux Zeppelins pour leurs réceptions et entre autres la vitesse obligatoire pour ces dirigeables. Car les instruments de mesure auxquels nous faisons allusion tout à l'heure ne donnant que des indications d'approximation, pouvant être corrigées ou étalonnées, il n'eût pas été indifférent d'avoir une précision.

Bref, ce détail fut réglé à la satisfaction de tous, nous dit-on, par la communication au général Lescot du document et la déclaration d'honneur du capitaine Fritz George, que ni lui, ni ses compagnons, n'avaient fait d'observation concernant la défense nationale.

Tandis qu'avait lieu ce conciliabule entre militaires le pilote Glund faisait connaître que son heure de départ était fixée à 1 h. 1/2 de l'après-midi. La nouvelle se répandit dans le public, et, sur le champ de manoeuvres, il resta peu de curieux, toujours maintenus, d'ailleurs, par les soldats. Le préfet, les généraux, différentes autorités, partirent déjeuner tranquilles.

Mais la déclaration du pilote était une feinte, qu'il eut raison d'adopter à notre avis, à moins que sa montre ne fût réglée, ce qui était possible, sur l'heure de l'Europe centrale. Il nous sembla, plutôt, que le capitaine de réserve Glund se rendait parfaitement compte que les sentiments de la population ne lui étaient pas favorables. C'est pourquoi, soudain, vers midi et demi, alors que nous étions quelques rares à assister à ces préparatifs, on vit l'équipage manoeuvrer pour quitter l'ancrage; le ballon resta maintenu par les soldats. Le pilote prévint ceux-ci, sans leur dire toutefois que le départ était imminent. Sur un coup de sifflet bref, à midi 35, les deux moteurs furent embrayés et accélérés. Un peu brusquement, et projetés en éventail, les soldats durent lâcher prise, tandis que le Zeppelin prenait de l'altitude assez rapidement. Le public, surpris, manifesta bruyamment, mais ce fut pis encore, lorsque, quelque temps après, les officiers allemands, accompagnés du commissaire spécial de Lunéville, partirent en automobile vers la frontière. Une double rangée de dragons retenait la foule, tandis que, rapide, s'éloignait l'auto.

Avant de partir, le pilote Glund avait fait remettre au maire de Lunéville 2.000 francs pour les pauvres de la ville et il avait consigné 7.600 francs pour droits de douane du ballon.

Un dernier incident se produisit après ce double départ. Un ingénieur de la fabrique de moteurs allemands dont était muni le Zeppelin eut maille à partir avec le public, parce que, à tort du reste, il voulait empêcher de photographier le moteur abandonné par le dirigeable, souvenir de l'incursion du Zeppelin. Protégé par les cavaliers, l'ingénieur dut rapidement partir en automobile avec des amis.

*
**

Ainsi se termina heureusement cet atterrissage inopiné d'un dirigeable allemand dans une de nos villes-frontières où il faut compter avec l'esprit de la population, prompte à l'emballement parce que vivant depuis quarante années dans un état de tension continuelle.

Le pilote du Zeppelin et son équipage peuvent aussi s'estimer satisfaits d'avoir été favorisés par le temps au cours de cette aventure. On ne sait, en effet, ce qu'il serait advenu, si, un fort vent s'étant mis à souffler, on eût été obligé de dégonfler sur place le dirigeable! Il y en avait pour des semaines de démontage et d'autres difficultés auraient peut-être surgi.

Les autorités allemandes l'ont du reste fort bien compris, et si, quelques heures après la descente d'un de ses ballons à Lunéville, le comte Zeppelin, envoyait au pilote Glund, une dépêche dont le premier mot était celui-ci: «*Condoléances*», le gouvernement allemand, par l'intermédiaire de son ambassadeur M. de Schoen, adressait, au lendemain du départ du Zeppelin, une lettre officielle de remerciements à notre ministre des Affaires étrangères.

*
**

Il reste maintenant à savoir, et c'est un point de vue qui inquiète l'opinion allemande, si le fait de l'atterrissage voulu ou forcé du Zeppelin à Lunéville a livré à nos ingénieurs les secrets de construction de cet aéronef.

En dehors de nos officiers, deux de nos ingénieurs spécialistes étaient venus à Lunéville pour visiter le Zeppelin. C'étaient M. Julliot, de la maison Lebaudy frères, et M. Sabattier, des usines Bayard-Clément. Avec eux, nous avons vécu sur le champ de manoeuvres de Lunéville, et nous pouvons affirmer qu'ils n'ont ni rempli leurs carnets de croquis, ni usé des centaines de plaques photographiques. Ils se sont contentés de regarder, ce qui a semblé leur suffire.

L'un et l'autre connaissaient déjà le Zeppelin. Ils ont eu le loisir de le voir de plus près et plus longtemps, voilà tout.

Mais il est bien certain qu'ils n'ont pas été frappés au cours de cet examen par la révélation subite d'une construction inattendue qui apparaîtrait pour la première fois à leurs yeux comme une extraordinaire réalisation.

Nous croyons que le génie français et le talent de nos ingénieurs nous permettront toujours de rivaliser, en matière de dirigeables, avec ce qui se construit de l'autre côté de la frontière.

Seulement, nous procédons d'une autre école, et ce qui nous donne une infériorité, c'est que nous ne possédons pas les crédits suffisants pour construire des unités rapides et nombreuses afin de mettre sur pied une escadre aérienne de dirigeables aussi imposante que la flotte allemande. Il appartient aux Chambres d'en décider autrement. Ce jour-là les qualités de nos dirigeables ne le céderont en rien à celles des Zeppelins allemands.

PAUL ROUSSEAU.



**Lendemain de victoire sur le champ de bataille d'Aïvas-Baba:
on rassemble les corps des soldats bulgares tombés à l'assaut.**

Droits de reproduction réservés.

DANS ANDRINOPE PRISE D'ASSAUT

Nous publions cette semaine la première partie du récit de notre envoyé spécial à Andrinople, Gustave Babin. La suite sera illustrée de dessins de notre second envoyé, l'artiste-peintre Georges Scott, qui, après avoir visité les forts pris d'assaut, en compagnie de M. Messimy, ancien ministre de la Guerre, et de M. Bénazet, rapporteur du budget de l'armée, s'est rendu avec eux jusqu'à Tchataldja.

Cette publication nous empêche encore de donner dans ce numéro la seconde partie de la relation du sensationnel voyage «Au coeur de l'Albanie», de notre confrère américain, M.. Paul Scott Mowrer.

BELGRADE ET SOFIA APRÈS LA VICTOIRE

Sofia, 30 mars.

Un printemps doux, précoce. A mesure que, quittant l'ombre glacée des Karpathes, on redescend dans la plaine, vers les luxuriantes vallées du Danube et de la Save, chargées déjà des espoirs de la moisson prochaine, les tendres verdurees dont se parent les bouleaux et les saules se font plus touffues, plus vigoureuses; à la blancheur neigeuse des amandiers, jaillis du milieu des vignes dénudées qu'on s'occupe à soigner avec sollicitude, se mêle l'incarnat des pêchers épanouis, les uns parés du rose défaillant des roses de France, d'autres empanachés de pourpre, pareils à de belliqueux plumets. Et, comme si toutes les mains en pleine vigueur n'avaient pas lâché les mancherons de la charrue pour saisir le fusil, tous les champs de Serbie s'émaillent de l'émeraude violente des jeunes blés qui pointent, ensemencés, fraternellement, pour les absents par ceux qui demeurent aux villages, les trop vieux, les trop jeunes, les trop faibles, les vieillards, les enfants, les femmes. Rien ne révèle un pays engagé, depuis six mois, dans la plus implacable des guerres.

Belgrade, la capitale, la ville où devrait battre, plus ardent, le coeur de la patrie, si décimée et si heureuse, offre un spectacle plus étonnant, plus déroutant encore.

Je l'avais surprise, naguère, au lendemain d'un drame farouche, dont plus rien ne subsiste, pas même le petit konak aux grilles enguirlandées de corolles couleur de sang, à peine un souvenir qui va s'effaçant, délavé, submergé dans la mémoire des hommes par le flux des récents et glorieux holocaustes, -je l'avais surprise dansant et chantant. Je l'ai retrouvée, cette fois, au passage, au lendemain de tant d'événements illustres, d'une déconcertante impassibilité, silencieuse, grave, stoïque, et dissimulant à la fois sa joie et ses douleurs.

Les rues, embellies, depuis tant d'années, au point d'être méconnaissables, avaient leur mouvement paisible d'autrefois. Les passants y vaquaient sans hâte à leurs affaires. Les soldats qui passaient, l'arme à la bretelle, pouvaient, tout aussi bien qu'en temps de paix, aller à quelque fastidieuse corvée de place. Seulement, certains d'entre ces hommes en capotes de bure, boitant beaucoup, s'appuyaient sur une canne, portaient l'un ou l'autre bras en écharpe ou

promenaient des fronts ceints de linges blancs.



Lendemain de victoire à Sofia: la jeunesse bulgare en fête.

Droits réservés.

Au Kalimagdan--le jardin verdoyant qui domine la désuète forteresse du Prince-Eugène et d'où l'on découvre l'un des plus grandioses panoramas du monde sur le fleuve aux eaux jaunes et son affluent, sur la frontière menaçante d'en face, qui enserre, avec tant de jalousies et de haines, tant de candides sympathies--des enfants jouaient, bien sagement, sans cris, sous l'oeil baissé des mères; des blessés allaient et venaient; des hommes contemplaient, pensifs, accoudés au parapet, le pays d'en face, Semlin, si proche, qui s'embrumait au déclin, la rive où sont tapis les torpilleurs autrichiens aux aguets. Mais pas de conversations bruyantes, pas d'éclats, point de grands airs arrogants de vainqueurs, point d'airs penchés et douloureux non plus. Aux façades, pas un drapeau,--hormis quelques longues bannières de crêpe qui se balançaient en signe de deuil pour la mort du roi Georges de Grèce.

Pourtant, alors que la guerre, à son compte, était virtuellement terminée, la Serbie venait de prendre une pari méritoire à l'assaut d'Andrinople, où, fidèle, elle prêtait son aide à l'alliée; pourtant, des milliers encore de ses enfants étaient tombés dans ce suprême effort; pourtant, on attendait, la nuit suivante, quatre ou cinq trains chargés de blessés que nous allions, un peu plus tard, entendre pieusement acclamer, dans les gares de la ligne, et pour lesquels, dans les hôpitaux, on préparait des couches...

Sofia présente un aspect différent. Sans arrogance, quatre jours après la victoire, on s'y réjouit encore, visiblement, du décisif succès que vient de remporter l'armée. La gare est pavoisée; les trois couleurs (blanc, vert et rouge) flottent encore, à la bise assez aigre ce matin, aux façades des édifices publics, aux grilles du square, en face le palais royal, à maints balcons. Et ce n'est guère que d'hier que des démonstrations plus bruyantes ont pris fin. On a promené dans les rues des étendards; on a chanté, illuminé; on a manifesté en foule, au pied de la statue d'Alexandre II, le «tsar libérateur».

Et cela est légitime, et ces marques d'émotion que donne le peuple bulgare le rapprochent de nous, évidemment, accusant des traits de ressemblance, des façons communes de sentir, de vibrer, comme elles accentuent la différence profonde qui existe entre lui et ses voisins les Serbes.

LA VILLE CONQUISE

Andrinople (Odrin), 5 avril.

On n'approche pas sans émotion d'une ville ainsi emportée violemment, après six mois d'angoisses et de souffrances. Quel amas de ruines s'amoncelle au delà de l'horizon? Quels cortèges de spectres hâves rôdent parmi ces décombres?

Eh bien, non! A découvrir de loin Andrinople vaincue, à travers les pâles verdure des bouleaux et des saules qui la paraient comme d'un voile de jeunesse, nos appréhensions d'un coup s'évanouissaient. Dieu! qu'elle nous apparut jolie, séduisante, à la fin d'une douce après-dînée de printemps, vêtue de gris tendre, de bleu de lin, de mauve, allongée, languide ainsi qu'une convalescente, au fond de l'opulente plaine, et dressant orgueilleusement dans un ciel tendre sa mosquée dominatrice, «Sultan Sélim», sa coupole à l'orbe harmonieux et le quadruple miracle de ses minarets, lancés vers le zénith comme des javelots. Et, rassurés, remis des inquiétudes que nous avaient fait concevoir les premières et hâtives narrations, nous nous disions que nous avions été bien fous de nous alarmer ainsi, et de concevoir, seulement, la

possibilité que des hommes d'à présent, des hommes qui se réclament de la culture qu'ils sont venus chercher dans la douce France, avaient pu insulter à tant de beauté.

De fait, les Bulgares n'ont pas bombardé Andrinople, au sens propre du mot. On compterait, dans la ville entière, les bombes qui ont produit quelques ravages appréciables. On pourrait presque, pour désigner ces tirs, employer l'expression maritime de «coups de semonce». Ils avaient bien plutôt pour but d'effrayer la population, de la déterminer, s'il se pouvait, à faire pression sur l'autorité militaire et à la décider à capituler, que de détruire. Il est certain qu'un bombardement un peu intense--je ne parle pas même d'un feu comparable à celui qui écrasa Aïvas-Baba-Tabia et le saillant nord-est, où il n'est pas un pouce carré de terre qui ne soit labouré, retourné, et comme calciné par le feu du ciel--eût anéanti irrémédiablement cette cité de 80.000 âmes, d'énorme étendue, objectif trop facile pour les bonnes pièces françaises et leurs artilleurs exercés. Mais dans la ville, nuls dégâts graves, ou si peu! On montre à l'arrivant, comme des curiosités, les brèches aux façades, les vitres éclatées, les trous de la chaussée. Le plus dommageable coup fut, sans doute, celui qui troua la toute gracieuse coupole de la mosquée du Sultan Sélim, qui eût pu l'endommager gravement et ne lui a laissé qu'une blessure, d'en bas invisible, pour venir ensuite briser, au pied d'un des sveltes et robustes piliers, le pavement.

Gardons-nous, toutefois, de suspecter les relations des assiégés: la fièvre obsidionale a naturellement surexcité l'imagination de ces pauvres gens, six mois isolés du monde, rationnés plus ou moins, privés des mille douceurs qui rendent la vie parfois aimable. Leurs terreurs ne furent que trop compréhensibles, et, réellement, les plus endurcis souffrirent de ce siège.

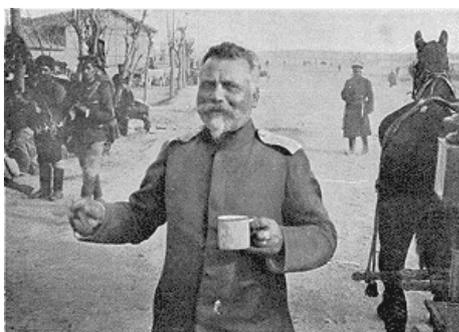
Pourtant, au bout d'un moment de flânerie, on s'inquiète d'un détail, en lui-même insignifiant au premier abord, mais dont la répétition finit par obséder: d'innombrables portes, des volets clos arborent, ici tracées à la craie d'une main hésitante, là soigneusement peintes, des croix. On se rappelle la marque sanglante de la Pâque biblique. Qu'a-t-on donc redouté à ces foyers? quels fléaux? quels pillages?... Comme si les temps étaient encore des sacs et des égorgements!

Eh bien, réellement, on a pillé. Mais s'il faut en croire une version que je rapporte timidement, ces croix étaient insidieuses. En recommandant comme sacrées aux frères en Jésus qui arrivaient, telles demeures, elles désignaient les autres aux appétits inévitables. Et il y eut, après des «beuveries», des incitations malsaines, de-ci de-là écoutées: la menace de pendaisons haut et court fit vite tout rentrer dans l'ordre.

Mais enfin, aujourd'hui, plus nulle trace, à part ces vagues indices qui s'effacent, en dehors de quelques plaies béantes dans les murs ou sur le pavé, ne demeure des heures dramatiques passées. La ville, par ce soir printanier, a je ne sais quel air d'allégresse et de bamboche. Les denrées dont on fut longtemps sevrés s'étaient en abondance aux éventaires, plus que jamais tentantes.



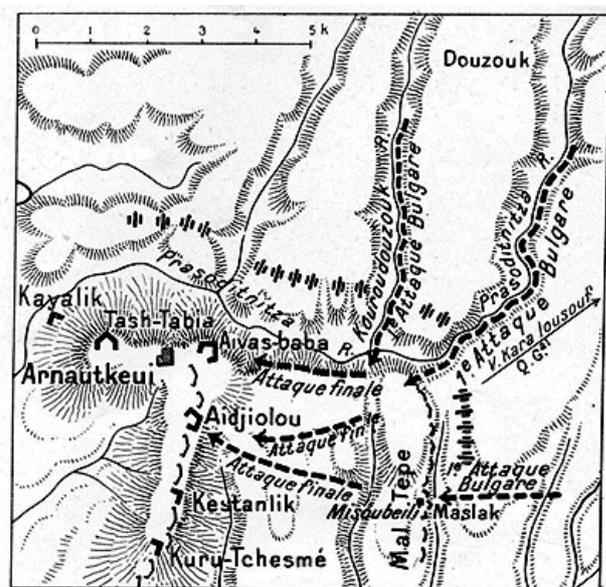
Sentinelle bulgare au péristyle de la mosquée du Sultan Sélim.
--Droits réservés.



Le général Vasof, commandant les troupes du secteur est, qui emportèrent Andrinople.
Phot. de M. Luigi Barzini, envoyé spécial du Corriere della Sera.

Les marchands de friandises, à chaque pas, sollicitent de leurs appels nasillards la clientèle, et leurs *loukoums* givrés semblent bien appétissants; à chaque boutique, des caisses de sucre, grandes ouvertes, scintillent avec ces reflets bleus qu'ont les glaciers au couchant. Ça et là, des cabarets chantent,--

sacrifices nécessaires. Sagement, ils ne se sont décidés à donner l'assaut que lorsqu'il leur a paru indispensable pour affermir leurs droits au cours des négociations prochaines, et afin de s'assurer, par une possession de fait, qu'on ne leur marchanderait plus une conquête si ardemment disputée.



Croquis des attaques successives des Bulgares, le 24 et le 25 mars, contre Maslak, Aïvas-Baba et Aïdjiolou.

Les forces qui composaient l'armée d'investissement--la IIe armée bulgare --comprenaient, sous le commandement suprême du général Ivanof, assisté du général Vasof, commandant le secteur de l'est, et du général Kirkof, chargé du secteur sud, deux divisions bulgares, plus les deux divisions serbes du Danube et de Timok, commandées par le général Stepan Stepanovitch, auxquelles avait été dévolu le secteur ouest. Et ces 40.000 hommes avaient à garder et occuper un front de 60 kilomètres environ.

On suivra aisément sur le plan la répartition de ces troupes: le 55e faisait face au «saillant» nord-ouest de Tchiflik-Ekmekchikeui; venaient ensuite, à l'ouest, les deux divisions serbes, gardant le front jusqu'à l'Arda, au sud de laquelle s'échelonnaient, jusqu'à la Maritza, les régiments bulgares n° 12, 52, 51 et 30. A l'est du fleuve, en remontant vers le nord, veillaient, face au secteur est, les 53e, 54e, 57e et 31e. Enfin, devant le «saillant» nord-est, composé des trois forts Tash, Aïvas-Baba et Aïdjiolou, se déployaient le 23e et le 10e.



Dans une tranchée d'Aïvas-Baba: morts turcs.
--Phot. de M. Ludovic Naudeau, du Journal.

L'artillerie était ainsi répartie: avec le 53e, une batterie de 4 pièces; avec la division serbe de Timok, 6 pièces de siège; dans le secteur sud, 12 batteries de campagne bulgares et 28 pièces serbes; enfin, contre les forts du saillant nord-est, un groupe formidable de 22 batteries, plus 12

grosses pièces de siège. En effet, après mûre étude, c'est là que le général Ivanof avait décidé de porter son effort; c'est sur ce point qu'il était résolu à attaquer, à emporter la place. Le grand rôle allait donc échoir au général Vasof.

Depuis l'échec des négociations de Londres et la reprise des hostilités, ce suprême assaut se préparait. Alors que l'artillerie répartie sur les autres secteurs était relativement faible, on avait accumulé, contre Tash-Tabia, Aïvas-Baba-Tabia et Aïdjiolou-Tabia, ces 88 pièces de campagne et ces 12 pièces de siège que je viens de dire, et qui, au moment voulu, accablant de leurs feux croisés ces trois forts disposés sur un éperon du terrain dominant la plaine, allaient les écraser de la plus effroyable façon. Et, chose merveilleuse, révélatrice des lacunes, des faiblesses de la défense, le général Ivanof put amener la cette force écrasante, l'accumuler en deux groupes, à l'est et au

nord, à 4 kilomètres du but, sans être éventé, sans que rien fût tenté, rien d'efficace, contre son projet.

Il fallut un grand mois pour concentrer ces 100 pièces avec leurs approvisionnements de munitions: 30.000 obus, que les chariots à buffles amenaient quatre à quatre seulement, quand il s'agissait des gros projectiles des pièces de siège.

COMMENT FUT EMPORTÉE LA PLACE

Tout prêt, le lundi 24 mars, à une heure après midi, le général Ivanof, qui avait installé son quartier à Kara-Iousouf, donna le signal de l'action décisive, du bombardement général. La canonnade reprit avec une fureur accrue; obus et shrapnells, plus nombreux que jamais, recommencèrent à vriller l'espace. Ils sifflèrent tant que dura le jour; puis, vers huit heures, la nuit close, le silence se fit. On sembla, d'un côté et de l'autre, se recueillir. Cependant les Bulgares ne demeuraient pas inactifs.



Fantassins bulgares tués en plein assaut et retombés dans le fossé en avant de la position, à Aïvas-Baba.

Phot. de M. Luigi Barzini, envoyé spécial du Corriere della Sera.



LES CONQUÉRANTS ET LEUR CONQUÊTE.--Groupe de cavaliers bulgares se silhouettant sur le panorama d'Andrinople, que domine la mosquée aux quatre minarets du sultan Sélim.



Ceux qui sont tombés à l'assaut du fort d'Aïdjiolou.



Un prêtre bulgare bénit les morts des 10e et 23e régiments qu'on va ensevelir.

Droits de reproduction réservés.]



Un cheval pris dans les terribles réseaux de fils de fer des positions turques, comme une mouche dans une toile d'araignée.

--Droits réservés.

Le commandant en chef s'était donné comme premier objectif d'enlever Maslak (ou Mal-Tepe), où était établi un groupe défensif puissant, position extrême à l'orient de la ville, en avant du village de Misoubelli. A la faveur de cette sorte de trêve, et protégée par les ténèbres, l'infanterie traversa dans la nuit le petit

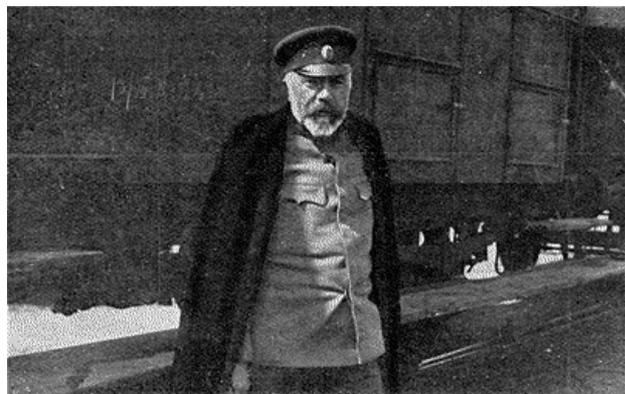
cours d'eau qui lèche le pied des collines de Mal-Tepe et, en rampant, pour ainsi dire, arriva vers 1 h. 1/2 du matin, sans que l'alerte eût été donnée, jusqu'à 400 mètres environ du but où les canons armés tendaient leurs gueules. Là, tapie, elle attendit. Puis, à la première lueur de l'aube, elle se rua, d'un élan fou, à la baïonnette: «Na noche!» Les Turcs, surpris, abandonnèrent la place sans presque un simulacre de résistance--ceux du moins qui eurent le temps de s'enfuir, car on fit un bon nombre de prisonniers--laissant sur place leur artillerie, leurs mitrailleuses, aussitôt retournées contre eux, pour les hacher dans leur fuite, puis pour attaquer les forts de la grande ligne.



**Pièces de campagne turques démontées et abandonnées:
au premier plan, trous d'obus dans le sol.**

--Droits réservés.

Car le combat repris dès le début du jour, sur tout le périmètre, en se précisant, toutefois, vers le point vulnérable où l'on avait résolu de faire la trouée. Alors que la veille, pour masquer ses desseins, par une ruse qui apparaît quasi puérole, quand on y songe, mais qui devait pourtant réussir à souhait, le général Ivanof faisant cribler d'un feu intense toute la ligne des forts, semblait ménager l'angle nord-est, comme s'il eût dédaigné d'accabler ce point faible, le second et suprême jour, au contraire, il fit donner à fond contre Aïvas-Baba et ses deux voisins, Tash-Tabia et Aïdjiolou-Tabia, la redoutable artillerie qu'il avait accumulée contre eux. Perpendiculairement aux deux faces du triangle que dessinent, à 30 ou 40 mètres au-dessus de la plaine, ces trois forts, les feux des 100 canons se croisèrent contre le «saillant», déversant sur cet infortuné coin de terre et ceux qui le défendaient un déluge de fer et de flamme. Tandis que les batteries de l'est criblaient la pointe orientale de la colline et, intérieurement au périmètre, l'arrière de la face nord de la position, celles du nord opéraient avec une violence égale sur la face nord du mamelon et sur l'arrière de la tranchée est. Quel ne dut pas être l'affolement des malheureux canonnières turcs, bloqués entre ces deux trombes de projectiles! et quelles angoissantes heures ils durent vivre, avant de succomber pour la plupart! Ce fut vraiment, avant la mort, une sensation d'enfer.



Le colonel Khardjief, commandant les 10e et 23e régiments, qui ont pris Aïvas-Baba et Aïdjiolou.

--Droits réservés.

Au delà encore de la position ainsi directement attaquée, l'artillerie couvrait de ses obus et de ses shrapnells la plaine dévalante, au delà du village d'Arnaut-keui, enserré entre les trois ouvrages, afin d'éviter même à des secours toute possibilité d'arriver. D'ailleurs, comment l'eussent-ils pu tenter, à travers ce pays sans routes, sans chemins,

silloné à peine de quelques sentiers, si mal préparé pour une défense sérieuse?

Les Ottomans, du moins, sauvèrent l'honneur et tombèrent ici héroïquement. Il faut avoir entendu décrire, par les premiers arrivés sur le lieu de ce désastre sans égal, Ludovic Naudeau, Luigi Barzini, le spectacle qu'offraient, au lendemain de l'assaut, ces tranchées comblées de lamentables dépouilles mutilées, pour s'imaginer ce que dut être ce duel farouche.

Les artilleurs du «saillant», qui avaient d'abord tiré sur l'infanterie ennemie, traversant la plaine sous la protection de ses pièces de campagne, durent bien vite, pour se défendre eux-mêmes, se retourner contre les batteries qui les assaillaient avec cette frénésie.

Ils luttèrent jusqu'au soir, lentement décimés. Puis leur feu diminua, les servants, peu à peu, manquant aux pièces. A 5 h. 1/2, au déclin de cette journée d'épouvante--c'était le mardi 25 mars--ils ne répondaient plus que faiblement, un coup parti de temps à autre sous l'effort désespéré de quelque bras roidi comme dans un spasme, que n'avaient pu annihiler ni la mort ni la folie. A la nuit, c'en était fait de toute résistance.

Alors, les assaillants, pour l'attaque finale, se massèrent au pied même de la colline, tandis que leur artillerie continuait de cribler, d'accabler le «saillant». Dans la nuit, commença l'escalade, l'assaut irrésistible.

CHOUKRI PACHA ARBORE LE DRAPEAU BLANC

La brigade que commandait le colonel Khardjief, composée des 10e et 23e régiments, se rua, hurlante, sur Aïdjiolou, le plus facilement abordable des trois points, et, en tailladant à la baïonnette, là où les obus ne l'avaient pas suffisamment entamée, la trame savante des fils barbelés, submergea de sa trombe le malheureux fort. Mais quelle hécatombe parmi ces braves qu'attendaient encore, dans leurs tranchées, les fantassins du Croissant, avec leurs fusils et leurs mitrailleuses!... De monstrueux tumulus attestent les trésors d'héroïsme qui furent dépensés là. Même Aïdjiolou tombé, il fallut emporter encore de vive force, dans les mêmes conditions, et Aïvas-Baba et Tash-Tabia.



On décore dans son cercueil un des soldats qui se sont sacrifiés pour couper les fils de fer devant Aïdjiolou.

--Droits réservés.

J'ai eu la bonne fortune de rencontrer, en cours de route, le colonel Khardjief, et de recueillir de sa bouche le récit atroce et magnifique de ce glorieux fait de guerre. Ce fut une brève et frénétique trouée, qu'aucune plume ne saurait décrire, qu'aucun pinceau ne saurait peindre avec des couleurs assez violentes, et je serais, pour ma part, incapable d'exprimer avec des mots la sensation qui m'étreignait, tandis que cet homme au masque débonnaire, l'oeil un peu triste, las, comme chargé de trop de visions tragiques, contait ces choses d'une voix grave et sans accent. Entre tant de détails poignants, j'ai retenu pourtant celui-ci, qui donne une idée du courage, de la foi, on peut bien dire, qui animait ses soldats: dans l'attaque préparatoire, les deux batteries du Creusot, à tir rapide, dont disposait le colonel, avaient été démontées de leurs chevaux, abattus l'un après l'autre. Alors des hommes s'étaient attelés aux pièces et sous le feu décimant du fort les avaient conduites en position.

Les pertes de la brigade avaient été effroyables: 310 tués, 2.000 blessés. Nul autre régiment ne fut éprouvé à l'égal de ces deux-là, 23e et 10e. Mais on retrouva sur place 2.000 cadavres turcs.

La soudaineté, la violence de cette attaque en avaient assuré le succès.

Aïvas-Baba aux mains des Bulgares, c'était la ville grande ouverte devant eux; des positions qu'ils venaient de conquérir, ils prenaient en enfilade tous les forts du front est, et ils avaient toute facilité, là encore, de retourner contre l'ennemi les pièces abandonnées. Pourtant, dans leur retraite, les Turcs avaient

réussi à emmener trois gros canons de 120. Ils les mirent en batterie au bord de la route de Kirk-Kilissé, à l'endroit où elle entre en ville en tranchée, et, de là, continuèrent de lutter, dans un effort fou, désespéré: j'ai vu encore ces trois canons braqués vers Aïvas-Baba, leurs roues tailladées, à la dernière heure, de coups de hache ou de coups de sabre, afin de les rendre inutilisables. Cependant, poursuivant sa course à travers champs, avec une petite avant-garde, un officier du 23e, le lieutenant Neykof, arrivait jusqu'en ville, où il pénétrait le premier, annonçant aux uns le désastre, aux autres la victoire.

Les derniers forts du front est tombèrent avec une telle rapidité qu'à peine on arrivait à signaler leurs redditions par téléphone,--le merveilleux instrument qui avait rendu, en ces deux jours, au général Vasof les plus insignes services et qui avait été, entre ses mains, un infailible instrument de commandement et de victoire.



Les téléphonistes du général Vasof.--*Droits réservés.*

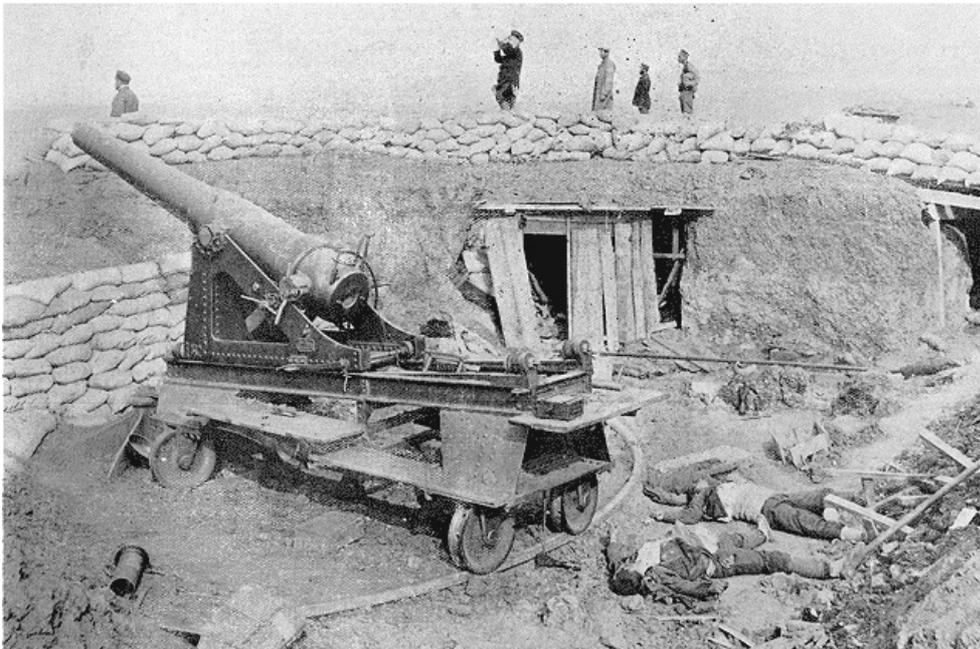


Trois canons d'Aïvas-Baba emmenés par les Turcs en retraite jusqu'aux portes d'Andrinople et mis en batterie sur la route de Kirk-Kilissé pour tirer sur les forts tombés aux mains des Bulgares.--C'est là que, le 26 mars, Choukri pacha se rendit au général Ivanof.

--*Droits de reproduction réservés.*



Une tranchée, devant le fort d'Aïvas-Baba, remplie de corps de soldats turcs.



L'HÉCATOMBE DES DÉFENSEURS D'ANDRINOPE.--Servants d'une pièce d'artillerie de forteresse tués à leur poste, à Aïvas-Baba. On remarquera que la pièce n'est protégée par aucun cuirassement, mais par un simple épaulement de terre avec revêtement de sacs de sable.

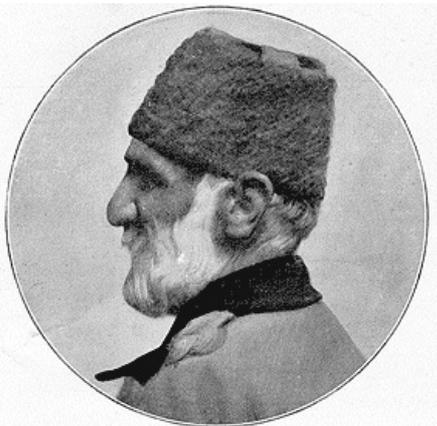
Droits de reproduction réservés.

Pareillement, la seconde ligne s'écroula, pour ainsi dire: toutes les positions vraiment fortes étaient à l'avant. Mais c'était en vain que l'on guettait à l'un des minarets de la mosquée du Sultan Sélim, temple très vénéré des Musulmans, le drapeau blanc qui annonçait que les vaincus se résignaient. Dix fois des yeux hallucinés par la fièvre le crurent apercevoir. Il n'apparut qu'à 9 heures du matin, au sommet d'un des pylônes du télégraphe sans fil de Hadirlik-Tabia, d'où l'indomptable Choukri pacha, enfin réduit, avait jusqu'au bout dirigé la résistance. Les troupes du roi Ferdinand déjà étaient près de franchir le seuil d'Andrinople. Mais, jusqu'après midi encore, tels forts auxquels n'était point parvenu l'ordre de cesser le feu continuèrent de tirer, vers l'ouest. L'écho du dernier grondement ne s'éteignit qu'à une heure.

Le compte rendu qu'a publié de ce victorieux assaut l'état-major bulgare est sobre de détails sur ce qui se passa dans les autres secteurs. Mais il est évident que toutes les forces qui participèrent à ce siège admirable, et qui supportèrent d'un coeur si stoïque les souffrances de ce rude hiver, que Serbes comme Bulgares concoururent avec élan à une opération qui allait mettre un terme à leur impatience et dont le succès même dépendait de l'unité de leur action. Le rapport officiel, dans sa concision toute militaire, mentionne pourtant l'offensive hardie du 55^e d'infanterie bulgare et de sa batterie, l'énergie de l'attaque que menèrent au

sud, contre Marach et Doudjaros, les 31e, 53e, 54e et 57e et leurs amis serbes de la division du Danube, et aussi l'action des Serbes contre Papas Tepe.

Cette chère victoire jetait aux mains de l'armée bulgare plus de 50.000 prisonniers, dont 14 généraux, 2.000 officiers, 16 drapeaux, près de 600 pièces de canon, 100.000 fusils et une profusion inouïe de munitions, cartouches, obus, shrapnells. Elle lui avait coûté 12.000 hommes hors de combat, dont 2.500 morts: dans son abnégation, sa soif de sacrifice à la patrie, elle s'estimait quitte à bon compte.



Choukri pacha.

--Phot. Grigor Vassilef.

LE VAINCU

Sur les dernières heures de la résistance, sur les dissensions qui se seraient produites, touchant l'opportunité d'une reddition, déjà avant l'assaut du 27 mars, entre le commandement militaire, tout-puissant, et les autorités civiles, nous n'avons que des données vagues et souvent contradictoires: les Ottomans ont la sagesse et le bon goût de se refuser à toutes confidences, et l'histoire de la défense d'Andrinople reste à écrire.

De même, diverses versions ont circulé touchant les conditions dans lesquelles Choukri pacha se rendit au général Ivanof: la photographie que nous reproduisons ici, document précieux, émouvant, représente la première entrevue entre l'héroïque vaincu et le général victorieux, montre dans sa simplicité ce dernier épisode du drame.

Que Choukri pacha, établi, je l'ai dit plus haut, dans le fort de Hadirlik, ait songé à se remettre aux mains du général Stepanovitch, dont le quartier général était le plus rapproché du sien, c'est assez vraisemblable. Mais seul le commandant en chef de l'armée alliée qui venait de prendre Andrinople avait qualité pour recevoir ce prisonnier illustre.



Choukri pacha se rend au général Ivanof, sur la route de Kirk-Kilissé. Phot. Grigor Vassilef.

--Droits réservés.

Il lui fit donner rendez-vous à l'entrée même de la ville, sur la route de Kirk-Kilissé, où les premiers régiments triomphants venaient de passer, bannière en tête. Sur les accotements demeuraient encore en batterie les trois canons de 120 braqués sur Aivas-Baba, après la prise de ce fort par les soldats du 10e et du 23e régiment. Le commandant en chef de la seconde armée bulgare attendit là un moment, entouré de son état-major.

Enfin, Choukri pacha arriva, impassible, impénétrable, sa figure basanée, plus

sombre d'être frangée d'une barbe d'argent. Il était sans armes.

L'entrevue fut brève, courtoise de la part du général Ivanof, mais sans cordialité, certes. Les deux adversaires de la veille s'exprimèrent en quelques mots concis leur mutuelle estime, leur admiration, peut-être. Ils ne pouvaient aller plus loin.

Le lendemain, le colonel Markolef, chargé de conduire à Sofia Choukri pacha, arrivait avec lui, en voiture, à la gare de Mustapha. La cour, le quai, étaient remplis de soldats bulgares, de blessés qu'on évacuait, et qui avaient versé leur sang pour conquérir Andrinople.



Un coin du champ de bataille à l'est d'Andrinople.

Droits de reproduction réservés.

Une rumeur de colère gronda dans les rangs pressés de ces hommes, chez qui s'assoupissait à peine la fièvre de la bataille; une rafale de cris, d'exécration, s'éleva, déferla, sous laquelle se courba le front de l'impavide héros. Et l'on vit des larmes couler sur ses joues bronzées. L'homme farouche était entamé. Cette réprobation, dont il venait tout à coup de se sentir environné, avait fondu le triple airain qui l'avait protégé de la défaillance, au cours de la longue et magnifique lutte qu'il avait soutenue six mois durant. Il fallut presque le hisser dans son wagon. Et, écroulé dans un coin du coupé qui l'emmenait, captif, vers la capitale ennemie, Choukri pacha pleura, gémit jusqu'au bout du trajet: c'était la tragique rançon de combien d'autres larmes et de quelles sanglantes rosées, dont la terre se sèche à peine?

GUSTAVE BABIN.

--A suivre.--



Le Sphinx ensablé, tel qu'on le voit actuellement.



Le Sphinx désensablé (il a été vu ainsi pour la dernière fois en 1886).

La hauteur totale du sphinx, du sol sous les pattes de devant jusqu'au sommet de la tête, est de 20 mètres; la hauteur de la tête est de 8 mètres; les dimensions de la face sont d'environ 5 mètres de haut sur 6 mètres de large.

LE SECRET DU SPHINX

Plusieurs journaux français ont annoncé récemment une découverte sensationnelle due à un égyptologue américain, et il nous a été donné depuis, dans la presse américaine, des explications sur cette découverte, avec des dessins plus suggestifs, sans doute, que leurs auteurs ne l'eussent souhaité. En

voici le résumé:

«On avait remarqué autrefois sur la tête du grand Sphinx de Giseh, une dépression où Denon, en 1802, avait vu l'ouverture d'un puits et où il était descendu jusqu'à dix pieds; cette ouverture s'était comblée depuis; on croyait que les Arabes l'avaient creusée au moyen âge pour chercher des trésors; pourtant elle est si large et si profonde que cela paraît improbable. Vyse et Perring, en 1835, cherchèrent le passage intérieur du Sphinx et pratiquèrent un sondage à l'épaule; leur sonde se rompit à 27 pieds de profondeur, sans avoir trouvé le passage. Le professeur Reisner, lui, en creusant avec ses mains et son canif, est descendu dans la tête, par le puits de Denon, et grâce à son enthousiasme et à son énergie, il connaît maintenant le secret du colosse. La tête contient une chambre ou un petit temple de 60 pieds sur 14. C'est le «saint des saints» d'un temple plus grand creusé dans le corps, communiquant ensemble par un tunnel qui descend dans le cou. Le plus grand temple, orné de colonnes sculptées, est revêtu d'or pur comme le temple de Salomon. Des galeries relie ce temple à la pyramide de Menés et aux tombes des autres rois de la dynastie. Le professeur Reisner a devant lui un énorme champ d'exploration, toute une ville souterraine, mais il rencontre des difficultés inouïes dans l'accomplissement de sa tâche. Déjà les fellahs superstitieux refusent de creuser le Sphinx, car ils craignent le génie dominateur du désert.»

L'excavation au sommet de la tête du Sphinx est bien connue. Le Baedeker en fait mention. Les savants de l'expédition d'Égypte l'avaient remarquée: «On s'élève au sommet de la figure», dit la Description de l'Égypte, «et par derrière, à l'aide d'une échelle de 25 pieds de hauteur, là on trouve une ouverture, c'est celle d'un puits étroit où les curieux descendent ordinairement. Mais il est en grande partie comblé; au bout de quelques mètres on trouve le fond, on n'a pas découvert jusqu'où il pouvait conduire autrefois, si en effet il avait quelque profondeur, ce qui est fort douteux.» Denon a dessiné sur la plate-forme trois personnages dont l'un est engagé jusqu'à mi-corps dans la dépression, et le texte qui accompagne la gravure de Denon explique: «Une des personnes qui sont au-dessus de la tête est représentée en train d'aider de la main une autre qui sort d'une étroite cavité, profonde de 9 pieds au plus, et pleine de débris. Les entailles régulièrement faites de place en place sur les côtés de cette excavation, y tiennent lieu, en quelque sorte, de gradins pour descendre dans ce trou et en sortir.--quant à l'usage de ce trou, il est inconnu et restera peut-être toujours dans l'obscurité du mystère.»

Cependant une tradition fort ancienne, puisque Pline la rapportait déjà, fait du Sphinx une tombe royale et les écrivains arabes, brodant sur cette vieille croyance, parlent de salles souterraines remplies de trésors. Mais jusqu'ici les textes dignes de foi demeurent muets à ce sujet.

Le Sphinx, constamment envahi et enseveli par les sables, fut à plusieurs reprises dégagé ou restauré depuis une antiquité très reculée, dès l'époque des pyramides, comme en fait foi une inscription conservée au musée du Caire.

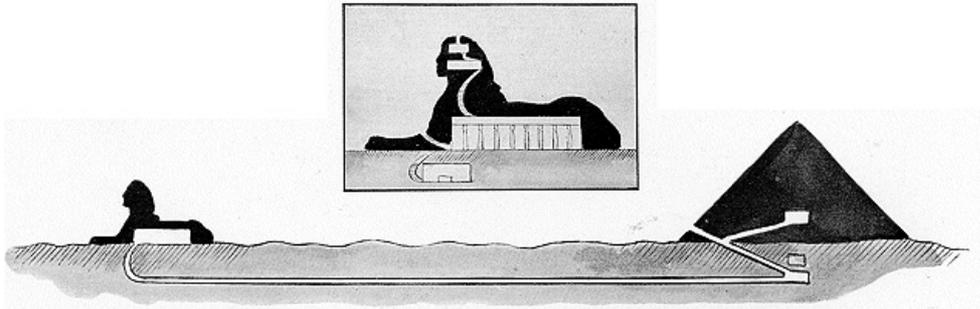
Le pharaon Thoutmès IV, qui le rendit au jour vers le milieu de la dix-huitième dynastie, fit placer entre les pattes antérieures une stèle de granit où il raconte qu'il exécuta ce pieux travail à la suite d'un songe. Ramsès II s'occupa aussi du Sphinx et éleva deux stèles près de la stèle du songe de Thoutmès. Aucune allusion n'y est faite au temple souterrain. Les souverains grecs et romains qui réparèrent le corps et les pattes, les innombrables touristes qui vinrent au premier siècle y graver leurs noms, ne pénétrèrent pas davantage dans l'intérieur, ni Caviglia, ni Mariette lors des fouilles de 1818 et 1853.

Lorsqu'il procéda au dernier déblaiement du Sphinx en 1886, M. Maspero émit l'hypothèse qu'un tombeau ou un sanctuaire pourrait se retrouver, non dans le Sphinx mais sous le Sphinx. En effet, les inscriptions hiéroglyphiques des stèles dédiées par Thoutmès IV et Ramsès II représentent le Sphinx sur un piédestal très élevé et M. Maspero supposait que ce soubassement pût exister réellement sous le colosse et contenir un sanctuaire. Les fouilles de 1886 n'ont apporté aucune preuve à l'appui de ces suppositions. Elles ont seulement permis d'admirer pendant quelque temps la partie antérieure du Sphinx dans toute sa hauteur. Mais l'imagination des fellahs s'échauffant au souvenir d'anciennes légendes--M. Maspero l'a constaté lui-même--ils crurent et dirent que le se vice des antiquités recherchait la coupe de Salomon, cachée sous le Sphinx, comme chacun sait, et le passage qui relie le Sphinx à la deuxième pyramide. Howard Vyse et Perring avaient déjà entendu des discours semblables.

La trouvaille annoncée par la presse américaine, semble, *a priori*, une nouvelle édition amplifiée des propos tenus par les fellahs en 1886 et en 1835. L'imagination populaire se plaît aux mystères des souterrains. En Égypte, où les hypogées parfois très longs sont assez nombreux, cette imagination peut créer des villes entières dans les profondeurs des rocs; elle n'y a pas manqué;

et fatalement, le nom de Salomon devait apparaître et briller d'or dans ce conte.

Néanmoins, c'est un peu excessif d'annoncer avec certitude le Sphinx comme communiquant par des galeries avec «les tombes des rois de la dynastie»; d'en faire le carrefour des voies d'une ville souterraine; quelque chose enfin comme la gare centrale d'un Métropolitain des momies. C'est excessif d'affirmer la découverte, dans la tête du Sphinx, d'un puits conduisant à un temple, même à un petit temple de 60 pieds sur 14, puisque la tête du colosse, mesure, en réalité, 8 mètres de haut.



Comment la presse américaine imagine, d'après les fouilles supposées du professeur Reisner, l'intérieur du Sphinx et les galeries qui le relieraient aux chambres funéraires des Pyramides. La distance entre le Sphinx et la Pyramide de Chéops, la plus proche, serait de 400 mètres; jusqu'aux derniers tombeaux du groupe, il n'y a pas moins de 1.500 mètres.

Il demeure possible qu'une chambre funéraire soit creusée sous le Sphinx comme sous les grandes pyramides ses voisines. Il est certain qu'une cavité existe au sommet de la tête; qu'elle est, depuis plus de cent ans, l'objet de différentes hypothèses, et d'ailleurs visitée chaque jour par les nombreux promeneurs qui grimpent sur le Sphinx. Tout le reste est peu vraisemblable. L'archéologue enthousiaste creusant, avec ses mains et son couteau, aurait été vite remarqué par les gardiens qui surveillent le terrain des Pyramides. Et, par contre, s'il avait obtenu l'autorisation de commencer une exploration plus sérieuse, la répugnance et les superstitions des fellahs auraient d'autant moins retardé ses travaux, qu'à défaut des travailleurs ordinairement employés sur place à des fouilles analogues, il pouvait faire venir du Caire, chaque matin, une équipe de bons terrassiers par le tramway électrique à trolley qui relie le Caire au champ des Pyramides.

HENRY NOCQ.



**Les métropolitans
habillés d'or et coiffés
de la couronne
byzantine.**



**Une glorieuse loque,
qui revient de
Thessalie et d'Epire.**



**Le roi Constantin et la
reine-mère montant
dans le train
funéraire.**

Les funérailles solennelles du roi Georges Ier à Athènes, le 2 avril 1913.
--Phot. Jean Leune.

UN PEUPLE EN DEUIL

Notre excellent correspondant, M. Jean Leune, qui suivit, avec l'armée du Diadoque, la route de la victoire jusqu'à Salonique et jusqu'à Janina, et qui fut le témoin de tant d'heures glorieuses, vient, en contraste, dans Athènes en deuil, d'assister aux funérailles solennelles du roi Georges, qu'il nous décrit en ces lignes émues:

Athènes, 2 avril 1913.

Jamais je n'oublierai le spectacle merveilleux auquel je viens d'assister aujourd'hui. La Grèce et le monde civilisé ont fait au roi Georges des funérailles symboliques qui nous laisseront comme une vision d'histoire.

La cérémonie, dans la métropole, fut de toute beauté. La nef était comme tapissée de fleurs par les innombrables et magnifiques couronnes venues de tous les coins du monde et que l'on avait suspendues aux colonnes, entre les colonnes, partout.

Devant l'autel, le cercueil royal reposait sur une petite estrade tendue de violet. Six aides de camp du roi, sabre nu, montaient la garde funèbre. C'était, dans la demi-obscurité de l'église, d'une simplicité poignante.

Dans la nef, la multiplicité des uniformes étrangers aux dorures endeuillées de crêpe disait que l'Europe entière prenait part à l'actuelle douleur de la Grèce. Et la présence, tout à côté du cercueil, de princes impériaux et royaux et de missions composées des plus éminents personnages témoignait que les puissances tenaient à donner au royaume hellène comme une marque de déférence pour sa gloire naissante.

Sur les marches de l'autel, soixante-dix métropolitains somptueusement vêtus et couronnés d'or évoquaient l'image des splendeurs impériales de Byzance ressuscitées autour de ce roi mort pour avoir rendu sa grandeur à la Grèce.

... Après la cérémonie, le cortège se déroula lentement par les rues, toutes tendues de noir. Les troupes de la 4^e division, dite la «division de fer», le précédaient. Et le peuple en deuil avait un reconnaissant et orgueilleux sourire pour les soldats glorieux qu'il ne pouvait, en ce jour, acclamer bruyamment. Retenues par quelques fils encore à une hampe bleue, des loques passèrent, émouvants débris de drapeaux victorieux. La foule salua. Les femmes se signèrent.

Ce fut ensuite le clergé. Un délicieux et mystique tintement d'or scandait la marche des somptueux métropolitains. Car leurs pas majestueux faisaient se heurter leurs lourdes croix et chaînes, et vibrer les petits grelots d'or attachés à leurs ornements royaux. Sous le bleu ciel d'Athènes, sous son beau soleil, Byzance encore passait... Et, derrière les métropolitains, apparut l'étendard de Saint-Laure, le premier drapeau de la Grèce libre, l'étendard qui donna le signal, en 1821, de la guerre sainte de l'indépendance. Un long frisson courut dans la foule...

Des boys-scouts suivirent, impeccablement alignés, en plusieurs groupes sur deux rangs. Les plus grands, de seize à dix-huit ans, allaient en tête; les derniers petits, qui fermaient la marche, n'avaient pas plus de dix ans! Tous portaient la tête haute. Les yeux, remplis de larmes, à peine contenues, avaient un regard ferme et décidé. La vue de ces enfants fit battre tous les cœurs, car ils étaient une image vibrante de la jeune Grèce.

Derrière le cercueil, posé sur un affût que tirait un détachement de marins, venaient, dans leurs uniformes resplendissants et multicolores, les princes envoyés par les cours européennes.

Et devant eux, isolé, très en relief, dans sa grande tenue sombre et si simple de généralissime, marchait le roi Constantin. Il allait, seul et profondément triste, mais le pas assuré, les yeux fixés droit devant lui, sur le cercueil de son père: l'avenir interrogeant le passé.

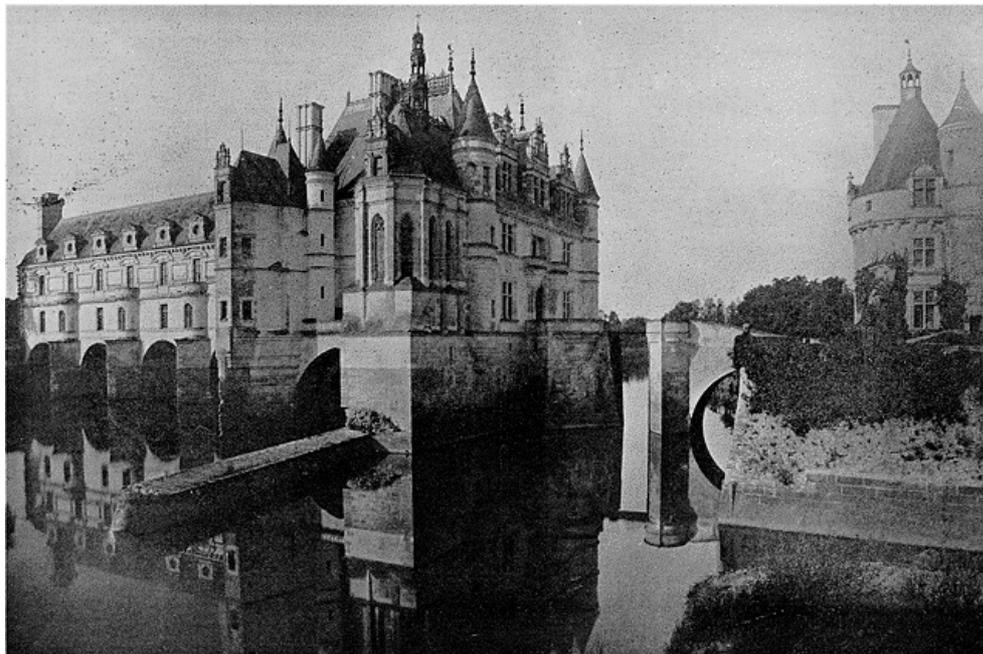
A la gare, des détachements de marins étrangers rendaient les honneurs... Le cercueil arriva. Les princes de Grèce le soulevèrent avec piété et le portèrent au wagon mortuaire. Puis le roi soutint la reine-mère, tandis qu'elle gravissait ces degrés encore de son calvaire. Les princesses, les princes grecs et les princes étrangers suivirent, et le train partit pour Tatoï, la résidence d'été où devait avoir lieu l'inhumation...

JEAN LEUNE.

LA VENTE DE CHENONCEAUX

Le château de Chenonceaux, le magnifique joyau de notre Touraine, a été vendu, samedi dernier, à la chambre des criées, par ministère de Me de Biéville, avoué, agissant au nom des héritiers de M. Téry, mort il y a deux ans environ. La lutte s'engagea, sur une mise à prix de 1.300.000 francs. Elle se circonscrivit bientôt entre M. Clément, le grand fabricant de bicyclettes, M. Francis Guerault, l'antiquaire bien connu, et un troisième surenchérisseur à

qui fut, en définitive, adjugé Chenonceaux pour 1.770.000 francs, et qui n'était autre que M. Henri Menier, le grand industriel.



Le château de Chenonceaux, qui vient d'être adjugé, pour la somme de 1.770.000 francs, à M. Henri Menier.

--Phot. G.-W. Léman.

CE QU'IL FAUT VOIR

GUIDE DE L'ÉTRANGER À PARIS.

Des sceptiques affirment que la Foire aux pains d'épice est en décadence. Et il est vrai qu'elle a cessé d'être l'attraction «mondaine» qu'elle était, il y a vingt ou trente ans; et que certaines élégances féminines, qui consentent encore à honorer de leur présence la foire de Neuilly, ont décidément délaissé la Foire aux pains d'épice. N'importe. La Foire aux pains d'épice est une antique tradition parisienne à laquelle est resté ingénument fidèle le peuple de Paris. Et les quatre dimanches durant lesquels elle attire, parmi le vacarme des musiques et des boniments, quatre ou cinq cent mille badauds au coeur de Vincennes sont en vérité des dimanches qui ont leur beauté... L'avant-dernier de ces dimanches est celui d'après-demain. Le 20 avril finit la fête.

*

**

Le grand tort des marchands de pains d'épice et des forains qui leur font escorte est d'avoir voulu que «la barrière du Trône» demeurât leur centre de ralliement. La barrière du Trône est à l'est de Paris. Or il n'est plus permis d'aller vivre, ni à plus forte raison d'aller s'amuser à l'est de Paris. Un courant mystérieux emporte la ville à l'occident; et, qu'on le veuille ou non, il faut suivre ce courant-là. Les peintres le savent bien. Et ceux-là même qui s'intitulent «Indépendants» se fussent bien gardés de pousser l'indépendance jusqu'à dresser, le mois dernier, leurs baraquements hors de la zone sacrée. C'est à l'ouest, au bord de la Seine, entre le Champ de Mars et le pont de l'Aima, qu'ils ont érigé cet extraordinaire Salon-couloir, ce monôme de toiles qu'il est nécessaire d'avoir vues, si l'on veut se montrer renseigné, au moment de l'année où nous sommes, sur les choses de Paris.

Un conseil à l'étranger: ne railler qu'avec précautions les manifestations du génie *futuriste*, *orphiste* et *cabiste* dont le Salon des Indépendants vient de nous donner le spectacle. Ne pas s'écrier, surtout, à la vue de ces productions un peu surprenantes: «Les Parisiens deviennent fous!» Car Paris n'est pour rien dans cette affaire, et sa seule faiblesse (si c'en est une) fut d'avoir accueilli avec sa cordialité habituelle des folies venues, pour la plupart d'assez loin...

*

**

A signaler, tout près de là, l'Hippique, au Grand Palais. La fête tire à sa fin;

mais ses deux dernières journées passent pour être, ordinairement, parmi les plus brillantes de la série;--brillantes par l'attrait du spectacle et par la qualité des spectatrices. Le Couturier parisien, durant le mois de l'Hippique, est le metteur en scène d'une féerie dont ces dernières journées marquent l'apothéose. Gavarni disait que, dans les musées, il faut aussi regarder... ceux qui regardent. Nulle part un tel conseil n'est meilleur à suivre qu'à l'Hippique. Oui, sans doute, il y a la piste; mais imagine-t-on cette piste-là sans les tribunes qui l'entourent, qui en sont la parure et, à de certaines heures (avouons-le), la raison d'être?

*
**

Toujours à *l'ouest*: les théâtres! C'est du nouveau, cela aussi. Tout récemment encore la zone des théâtres ne dépassait guère le boulevard des Capucines; la voilà qui s'étend, et dans la direction fatale... Le Théâtre des Champs-Élysées offre aux étrangers, depuis la semaine dernière, la triple séduction de son opéra, de sa comédie, de ses concerts. Tout près de là, sur la scène de *Femina*, en pleine avenue, c'est une Revue rosse qu'on applaudit; et, de l'autre côté du Rond-point, une scène de music-hall continue d'encadrer avec succès la dernière comédie d'un des académiciens dont Paris raffole. Voilà encore une nouveauté que les étrangers de la dernière génération n'eussent point comprise!

Un académicien, il y a vingt ans, c'était un homme généralement très mûr et vénérable qui ne se souciait point d'aller chercher de la gloire hors de France, et qui, lorsqu'il faisait des pièces, les donnait au Théâtre-Français. Ces habitudes sont abolies. L'académicien de France est devenu nomade. Il a l'esprit aventureux. Il est un peu bohème. On joue Donnay à Marigny; Jean Richepin revient d'une triomphale tournée de conférences en Russie, et l'étranger qu'on eût conduit, il y a huit jours, à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine n'eût pas été médiocrement surpris d'y trouver sur la scène, acclamé par un auditoire en délire, M. Edmond Rostand!

C'est un Paris nouveau qui succède à l'autre;--à celui dont le théâtre des Nouveautés et le Café anglais formaient le centre... Aussi du théâtre des Nouveautés n'existe-t-il plus trace. Et l'on est en train de démolir le Café anglais.

UN PARISIEN.

LES THÉÂTRES

Pour le spectacle d'ouverture de la Comédie des Champs-Élysées, théâtre confortable et ravissant, M. Léon Poirier a voulu offrir aux Parisiens une oeuvre d'un auteur dramatique en vogue: il s'est adressé à M. Henry Kistemaekers, qui lui a donné *l'Exilée*, dont nous avons montré une scène du premier acte, dans notre précédent numéro. C'est une aventure d'amour où la politique se mêle. Elle se déroule dans un petit royaume imaginaire dont les moeurs sont demeurées féodales. Un jeune Français, le précepteur des princes, y introduit les idées nouvelles que la princesse héritière accueille avec autant de faveur que celui qui les défend, tandis que son entourage les repousse. C'est le conflit de deux races et de deux civilisations auquel s'ajoute l'éternel conflit de l'amour. Mais, en définitive, après avoir rêvé de s'évader vers la vie, la princesse désillusionnée et douloureuse, reste «exilée» dans sa Cour du passé. On a beaucoup applaudi les scènes ingénieuses et fortes généreusement prodiguées en ces quatre actes. Mme Brandès a donné une haute allure à la princesse. Les autres rôles sont tenus par des artistes tels que MM. Dumény, Louis Gauthier, Arquillière, Beaulieu; Mlle Monna Delza et Mme Juliette Darcourt. C'est assez dire l'excellence de l'interprétation.

Le théâtre Michel vient de représenter de son côté une nouvelle oeuvre de M. Pierre Frondaie, *Blanche Cécile*. Cette pièce, d'une jolie tenue dramatique, assez risquée dans quelques scènes, présente un type furieux de jeune femme partagée entre l'amour qu'elle éprouve pour un joli garçon, paresseux, amoral, d'une veulerie qui ne va pas sans quelque bassesse, et l'affection confiante que lui inspire un homme plus âgé, célèbre, et qui ne lui demande rien que d'être heureuse. Les caractères sont adroitement dessinés, l'action est rapide, le dialogue bien mené. Cette pièce, fort bien défendue par MM. Dubosc, Lefaur, Maupré, Mme Lucienne Guett, a achevé de mettre en lumière une comédienne charmante, Mme Michelle, au talent primesautier, fait de sincérité, de grâce naïve et de fraîche émotion.

MM. Bip et Bousquet ont accompli une manière de miracle: ils ont relevé le

niveau de la Revue, ce genre de production théâtrale qui jusqu'ici ne se piquait guère de littérature et dont l'esprit, assez souvent, paraissait frelaté. Il faut aller voir représenter au théâtre Femina, leur revue *Eh!... Eh!...* On constatera, dès les premières scènes, qu'il y a quelque chose de changé--et d'heureusement changé--dans le royaume des revuistes.



Un berger qui va être trente-sept fois millionnaire gardant son troupeau.

Phot. de M. l'abbé R. Amat, curé de Sernhac.

UN BERGER HÉRITE DE 37 MILLIONS

Trente-sept millions! Telle serait la fortune qui vient d'être léguée à un simple berger de Sernhac (Gard), non par un oncle d'Amérique, mais par un grand-père d'Angleterre.

L'histoire est simple. Un jour une jolie fille de la Lozère, Pierrette Bonnaud, fut séduite par un riche Anglais et traversa la Manche. Bientôt renvoyée par le père du jeune homme, elle débarqua à Marseille où elle mettait au monde Marius Bonnaud, l'heureux pasteur, aujourd'hui âgé de quarante quatre ans.

Tandis que le pauvre enfant était confié à l'Assistance publique, la mère ramenait à elle son ami qui lui donnait une autre enfant, une fille. Celle-ci, convenablement élevée, épousa un Anglais, et fut dotée de 3 millions légués par son père qui, du reste, ne l'avait point reconnue. A plusieurs reprises, le jeune berger implora, mais en vain, l'aide de la soeur riche.

Marius ne se découragea point et il chercha à retrouver les traces de son grand-père à Londres. Il ne fut donc pas trop surpris d'apprendre, il y a quelque temps, qu'on recherchait un enfant naturel, portant son nom, né en 1869, et inscrit sur les registres de l'hospice de Marseille. Il se fit aussitôt reconnaître par l'Assistance publique et il apprit que son grand-père d'Angleterre lui avait laissé 37 millions!

M. le curé de Sernhac, qui nous communique ces détails, ajoute que le brave berger continue à garder le troupeau de son maître, M. Dupiat, en attendant que ce dernier lui ait trouvé un successeur.

LE DOYEN DES PHOTOGRAPHES

Une curieuse figure, qui marquera dans l'histoire de la photographie, vient de disparaître: M. Louis Pierson, le doyen de cet art qu'il vit naître et qu'il contribua à développer, s'est éteint, la semaine dernière, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Lorrain d'origine, il était arrivé à Paris en 1836, trois ans avant la découverte sensationnelle de Daguerre; d'esprit curieux, vite passionné par des recherches dont le champ s'ouvrait si vaste et si fécond, il devint l'un des meilleurs élèves de l'inventeur et s'attacha à simplifier la technique photographique, alors si délicate et compliquée. Encouragé par ces premiers succès, il installait bientôt rue de la Paix, puis boulevard des Capucines, un atelier où défilèrent toutes les notabilités parisiennes du second Empire.

Après la guerre, à laquelle il prit part: vaillamment, une nouvelle carrière s'offrit à son activité. Des liens de famille venaient d'unir sa célèbre maison à celle qu'avait fondée en Alsace son contemporain Adolphe Braun; aidé de ses deux gendres, MM. Gaston Braun et Léon

Clément, il dirigea pendant trente ans le grand atelier d'art auquel on doit les premières reproductions des oeuvres conservées dans les principaux musées du monde.

Cette existence de labeur ininterrompu avait conduit M. Louis Pierson jusqu'à une vieillesse avancée: elle lui a permis d'assister aux progrès surprenants de la photographie, dont il avait connu les débuts incertains. Et ce dut être, pour lui, une douce satisfaction.



M. Louis Pierson.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

PIERPONT MORGAN A ROME.

En signalant, dans notre dernier numéro, la mort de M. Pierpont Morgan, nous avons rappelé la carrière du célèbre financier américain. Sur les dernières semaines de sa maladie, et ses précédents séjours en Italie, où il aimait à venir goûter de longs loisirs, notre correspondant à Rome, M. Robert Vaucher, nous adresse les notes suivantes, qui ajoutent quelques traits curieux à la physionomie du fameux milliardaire:

C'est à midi, le 31 mars, que M. Pierpont Morgan est mort, au Grand Hôtel de Borne. Mais la nouvelle fut tenue cachée jusque vers 3 heures, afin d'éviter des manoeuvres de Bourse, et les nombreux reporters qui assiégeaient le Grand Hôtel ne purent se douter avant ce moment-là que le malade s'était éteint.

Il y a un mois que le milliardaire américain arrivait à Rome, sur les conseils de son docteur préféré, le professeur Bastianelli. On comptait sur l'intérêt qu'il portait aux beaux-arts et à l'archéologie pour lui faire oublier sa mélancolie et lui rendre un peu de cette énergie dont il a été si prodigue pendant sa longue carrière.

Une amélioration semblait, en effet, se faire sentir. A Pâques, M. Pierpont Morgan fit une promenade en automobile, mais ce fut sa dernière sortie. Peu après, le mal empira. La direction de l'hôtel avait chargé un fermier de fournir le lait nécessaire au malade. Une vache, nourrie spécialement et visitée chaque jour par un vétérinaire, avait été choisie dans ce but parmi les plus belles de la campagne romaine.

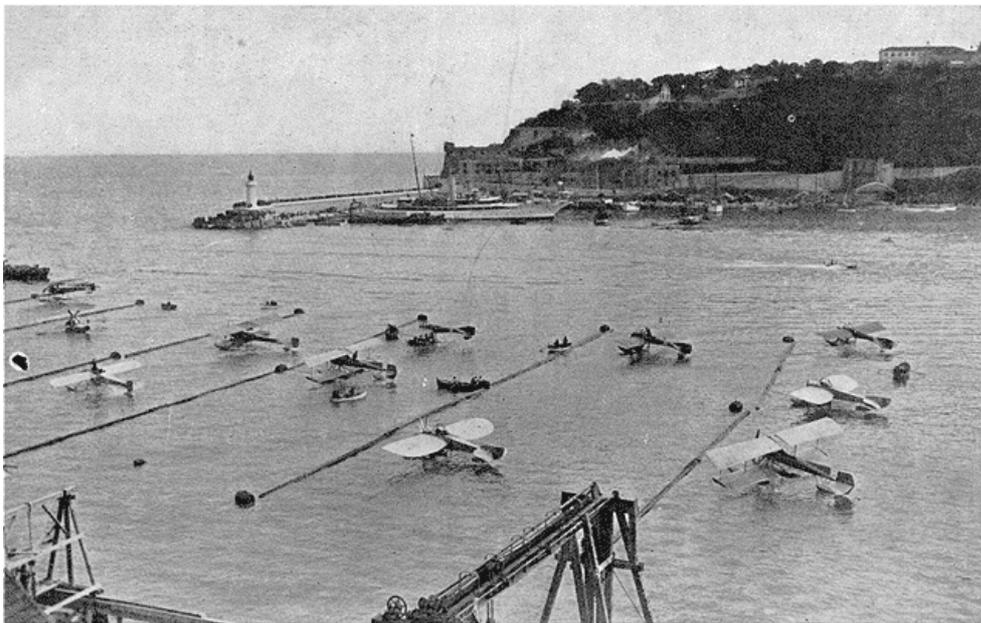
Pierpont Morgan était très aimé en Italie. Sa passion pour l'antique l'amenait très souvent à Rome où il achetait beaucoup de tableaux et d'objets d'art.

On raconte, à son propos, de nombreuses anecdotes, en particulier celle-ci qui a le mérite d'être réelle.

Il y a quatre ans, le milliardaire demanda, comme il en avait l'habitude à chacun de ses voyages, une audience au Quirinal et une autre au Vatican. Or, par un curieux hasard, les deux audiences furent fixées pour le même jour, l'audience royale à 10 heures, l'audience pontificale à 11 h. 15. On sait que la tenue d'audience chez le roi est toute différente de celle qui est de rigueur chez le pape. Et l'embarras du grand financier s'accroissait encore du fait qu'il était accompagné de sa fille. Il s'en tira néanmoins d'une façon très américaine.

M. Pierpont Morgan partit en redingote, avec sa fille en chapeau et toilette de ville, pour le Quirinal. A 10 h. 1/2, les deux visiteurs quittaient le palais royal après une audience de vingt-cinq minutes. Deux grandes automobiles fermées, aux stores hermétiquement baissés, attendaient devant la porte: M. Pierpont Morgan monta dans l'une, sa fille dans l'autre, et les deux voitures se dirigèrent, à toute allure, par le Janicule, vers le Vatican.

A 11 h. 10, une troisième automobile traversait la cour San Damaso et l'on en vit descendre M. Pierpont Morgan, en habit et cravate noire, et miss Morgan en robe noire, sans bijoux et la tête couverte du voile traditionnel. La transformation s'était opérée tout simplement le long des rues du Transtevere: quand les deux autos arrivèrent au Janicule, il ne s'agissait plus que de monter dans la troisième voiture qui attendait, patiemment, près du monument de Garibaldi, le moment de conduire ses maîtres chez le Saint-Père.



Des oiseaux sur l'eau: le parc des hydroaéroplanes dans la rade de Monaco.

Le meeting de Monaco, qui s'est ouvert il y a peu de jours, présentera cette année un intérêt exceptionnel. L'an dernier, déjà, nous avons vu évoluer au-dessus des yachts et des canots automobiles plusieurs hydroaéroplanes; mais, dans cette admirable haie sillonnée par une foule d'embarcations, les bateaux volants semblaient bien peu nombreux, et plusieurs pilotes étaient encore insuffisamment familiarisés avec des appareils achevés seulement depuis quelques semaines. Aujourd'hui, seize concurrents sont en présence; monoplans et biplans de divers systèmes reposent sur l'eau bleue, simulant à quelque distance d'énormes mouettes arrêtées pour baigner la pointe de leurs ailes.

L'opération de la mise à l'eau, qui présente toujours certaines difficultés, a admirablement réussi. Au moyen d'un seul plan incliné, les seize appareils, en moins d'une heure, sont venus flotter à la place qui leur avait été assignée. Et ce premier succès semblait un gage des prouesses prochaines de l'escadrille.

LE NOUVEL HÔPITAL DE LA PITIÉ.

L'achèvement du nouvel hôpital de la Pitié, auquel le nouveau président de la République consacrait, il y a peu de jours, une de ses premières visites, marqua la première étape, et une étape heureuse, dans le projet d'amélioration des services hospitaliers de la Ville de Paris auquel fut affecté en 1904 un crédit de 45 millions. Sous tous les rapports, en effet, cet établissement fait le plus grand honneur à la commission supérieure, créée par M. Mesureur, qui en a conçu et surveillé l'organisation générale.

Renonçant à utiliser l'emplacement du vieil hôpital de la Pitié, situé près du Muséum, l'administration de l'Assistance publique a choisi de vastes terrains, jusque-là consacrés à la culture maraîchère, s'étendant entre l'hospice de la Salpêtrière et le boulevard de l'Hôpital. Elle disposait ainsi d'une superficie d'un peu plus de 6 hectares, dont près de 2 hectares (exactement 19.000 mètres carrés) sont aujourd'hui occupés par des constructions variées, aménagées avec toutes les commodités que prescrit l'hygiène moderne.

On s'est préoccupé avant tout d'assurer aux malades l'air et la lumière. Chaque lit est placé devant un trumeau limité de chaque côté par une fenêtre et chaque malade dispose d'un cube d'air de 45 mètres, ce qui correspond à une chambre de 4 mètres de côté avec environ 3 mètres de plafond. On compte au total 986 lits dont 314 répartis dans les divers services de chirurgie.

Pour meubler l'hôpital, y compris le pavillon séparé affecté au logement du personnel, il a fallu acheter, dès la mise en service: 1.075 lits, 14.500 draps, 2.175 couvertures, 1.160 matelas, 2.000 peignoirs, 1.650 blouses de médecin, 4.300 chemises d'homme, 6.000 chemises de femme, 123 berceaux, 300 armoires, 2.300 chaises, 300 fauteuils, 125 bancs de jardin, etc.

Les appareils de chauffage, d'éclairage, de ventilation, d'hydrothérapie, de stérilisation, de désinfection, et autres, ont été installés conformément aux derniers progrès de la technique moderne. Les laboratoires sont aménagés avec autant de soin que les salles d'opération, et les divers bâtiments de

malades sont munis d'ascenseurs.

Grâce à cette puissante organisation, où le personnel comporte plus de 450 agents, l'hôpital a reçu, au cours de l'année 1912, un total de 16.105 malades. La dépense globale atteindra environ 10 millions; elle est relativement minime si l'on songe au grand nombre de misères qu'elle permet de soulager.

L'ACCIDENT DU SOUS-MARIN «TURQUOISE»

Le 2 avril, le sous-marin *Turquoise* quittait Toulon pour se rendre à Bizerte, où il devait prendre rang dans la flottille chargée de la défense immédiate des côtes en remplacement des petites unités du type *Oursin* arrivées au bout de leur service.

La *Turquoise*, de 398 tonnes, et ses cinq similaires portent des noms de pierres précieuses. Ces bâtiments ne représentent en réalité que des agrandissements du type *Oursin* qui déplace seulement 70 tonnes. Ce sont encore des sous-marins proprement dits, c'est-à-dire ne possédant qu'une très faible flottabilité, au contraire des *submersibles*, type adopté définitivement et uniquement dans la marine française. Ces derniers bâtiments sont doués au contraire d'une grande flottabilité, avec les apparences extérieures d'un torpilleur.

Cette différence essentielle dans la conception du sous-marin et du submersible produit ce fait que le premier, avec son manque de flottabilité, est un corps lourd, incapable de suivre les mouvements de la lame lorsqu'il navigue à la surface, et recouvert incessamment par la mer dès qu'elle est un peu forte. Cette particularité explique très bien l'accident qui s'est produit à bord de la *Turquoise* dans la nuit du 2 au 3 avril.

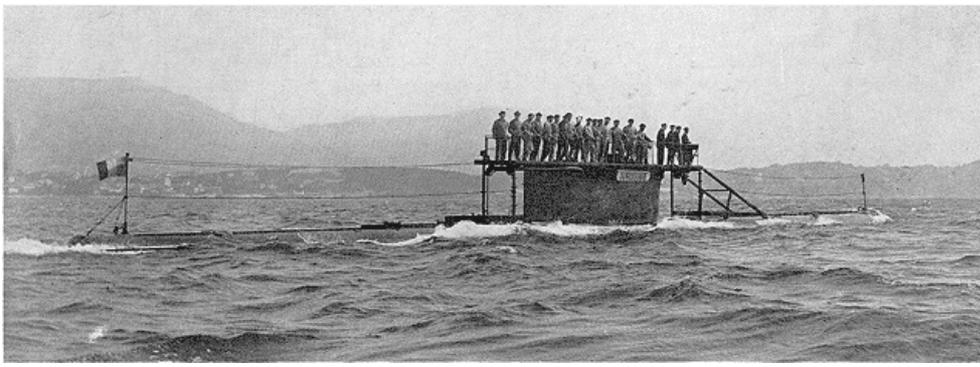
Nos submersibles du modèle Laubeuf, qui réalisent, je le répète, le type définitivement adopté chez nous pour la navigation sous-marine, sont au contraire de bons bâtiments de mer, capables d'affronter, sans danger pour leurs équipages, de très mauvais temps, ce qu'ils ont bien montré déjà en une foule de circonstances, et non moins capables d'exécuter des navigations longues et difficiles.

Donc la *Turquoise* étant dans la nuit du 2 au 3 avril au sud des îles d'Hyères, sous l'escorte d'ailleurs du remorqueur *Goliath*, de l'arsenal de Toulon, rencontra une mer assez grosse, soulevée par un fort vent de nord-ouest. Cette mer prenait la *Turquoise* par l'arrière, ce qui constitue la plus mauvaise des conditions de navigation. Dans cette position, disent les officiers qui ont commandé les sous-marins de ce type, le navire roule beaucoup et entre tout entier dans les lames comme un soc de charrue dans la terre. On comptait pour augmenter la flottabilité et aider les sous-marins à s'élever sur la lame, sur l'espèce de roui métallique, visible sur la photographie ci-jointe et sur lequel se tient la partie de l'équipage que son service n'appelle pas en bas, mais il se trouve qu'il constitue en réalité une sorte de rocher sur lequel les vagues brisent et déferlent furieusement. La sagesse commande, dans des cas pareils, d'évacuer le pont, de fermer toutes les ouvertures et de naviguer en vase clos. Mais on conçoit assez bien que l'internement dans cette coque roulante manque d'agrément et qu'on essaie de rester à l'air... et à l'eau le plus longtemps possible, sans trop penser au danger!

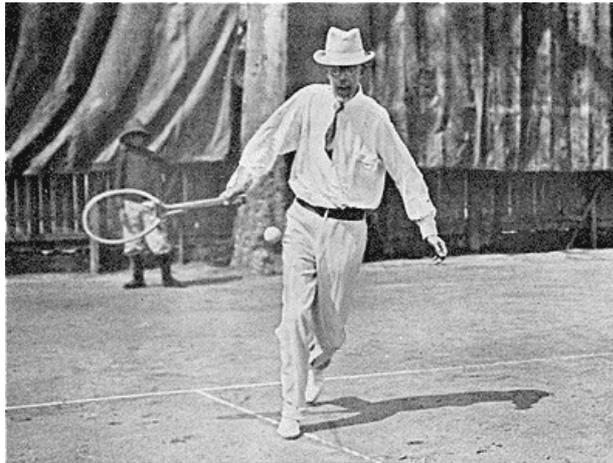
Une lame plus forte balaya le rouf de la *Turquoise* et précipita à la mer le lieutenant de vaisseau Lavabre, commandant, l'enseigne de vaisseau Adam, second qui n'était à bord que depuis quelques jours, le premier maître torpilleur et quatre autres marins. Le *Goliath* aussitôt informé de l'accident put recueillir deux matelots, mais les deux officiers et les trois autres marins avaient disparu et, malgré les longues recherches qui durèrent jusqu'au jour, ne purent être retrouvés.

Sous le commandement du plus ancien des seconds maîtres restant à bord la *Turquoise*, changeant de route et abandonnant ses recherches, mit le cap sur la rade d'Hyères, d'où elle gagna Toulon le lendemain sous l'escorte de deux contre-torpilleurs.

SAUVAIRE JOURDAN.



Le sous-marin *Turquoise* procédant à ses derniers essais avant son départ pour Bizerte: sur le rouf, l'état-major et l'équipage, dont le commandant un autre officier et trois marins ont été emportés par une lame.--Phot. Marius Bar.



Le roi de Suède au tennis, à Nice.
--Phot. Chusseau-Flaviens.

LOISIRS ROYAUX

On est toujours curieux de voir, surpris dans une attitude familière, ceux que la fortune a placés au premier rang: bien différent des photographies officielles, où il apparaît entouré des honneurs royaux, l'instantané de Gustave V que nous reproduisons ici montre le souverain sous un aspect moins connu. A Nice, dont il est l'hôte en ce moment, le roi de Suède marque une prédilection particulière pour l'élégant jeu de tennis, où s'exercent la vigueur et l'adresse de ses cinquante-cinq ans. Le voici, dans la simple tenue qui convient à ce sport--chemise molle, pantalon blanc et souliers blancs--tout entier à la partie engagée, la raquette tendue, prête à la riposte, l'allure souple, tel enfin que doit être un fervent sportsman.

UN GRAND POLITIQUE FRANÇAIS

M. Constans, qui fut député, sénateur, plusieurs fois ministre, enfin ambassadeur à Constantinople, et dont la carrière politique fut l'une des plus actives et des plus mouvementées parmi celles des hommes de sa génération, est mort lundi dernier à l'âge de quatre-vingts ans, après une longue maladie.



M. Constans, photographié il y a quelques années devant la porte de l'ambassade de France à Constantinople.

Il était né à Béziers en 1833. D'abord il se consacra au barreau et plaida un peu à Toulouse où il avait fait ses études. Puis il s'en fut, en Espagne, s'occuper de commerce et d'industrie. Ce ne fut qu'un intermède. Il revint, après quelques années, en France et aux études juridiques. Il professa le droit à Douai, à Dijon, et à Toulouse jusqu'en 1876, où les électeurs de cette dernière ville l'envoyèrent siéger à la Chambre. Il y suivit Gambetta dans son opposition au Seize Mai et fut l'un des 363. De 1879 à 1881, il est sous-secrétaire d'État, puis ministre de l'Intérieur dans les cabinets de Freycinet et Jules Ferry. Il contribue à faire adopter le scrutin de liste pour les élections de 1885. Envoyé en mission à Pékin pour la conclusion du traité franco-chinois en 1886, il est nommé, quelques mois après, gouverneur général de l'Indo-Chine. Il démissionna en septembre 1888 pour reprendre sa place au Parlement et trouva la France en pleine agitation boulangiste. Nul n'a oublié le rôle que M. Constans joua à cette époque. Appelé au ministère de l'Intérieur, en février 1889, il y manifesta une vigueur et une activité exceptionnelles, engagea une lutte sans merci contre le boulangisme dont il triompha aux élections suivantes. Il rit également arrêter et incarcérer à Clairvaux le duc d'Orléans.

Démissionnaire le 1er mars 1890, il fut repris quinze jours plus tard comme ministre de l'Intérieur par M. de Freycinet, chargé de former un nouveau cabinet. Il se heurta dès lors, dans le Parlement, à une opposition personnelle très violente, et abandonna le pouvoir, en 1892, pour n'y plus revenir.

Il était, depuis 1889, sénateur de la Haute-Garonne. En 1898, M. Delcasse lui fit confier la mission de représenter la France, comme ambassadeur, à Constantinople. Il y devait occuper pendant dix ans ces hautes et délicates fonctions, qu'il abandonna après la chute d'Abdul-Hamid en 1908.

Jusqu'à ses derniers jours, l'ancien ministre avait conservé cette grande lucidité, ce sens politique et cet esprit alerte qui caractérisèrent sa personnalité dans la vie politique et dans les divers postes qu'il occupa.

CYCLONE ET INONDATIONS AUX ÉTATS-UNIS

Pendant une semaine, à la fin du mois dernier, les dépêches quotidiennes des États-Unis nous ont apporté le lamentable compte rendu des désastres causés dans les régions du Centre et de l'Est par des cyclones suivis d'inondations, particulièrement redoutables en ces vastes contrées qu'arrosent des fleuves immenses, au cours impétueux, le Mississippi et ses affluents. Les premières photographies de ces sinistres commencent à arriver en Europe: mieux que les brèves informations transmises par le télégraphe, elles font apparaître en toute sa rigueur la catastrophe, et attestent les cruelles fantaisies du fléau.



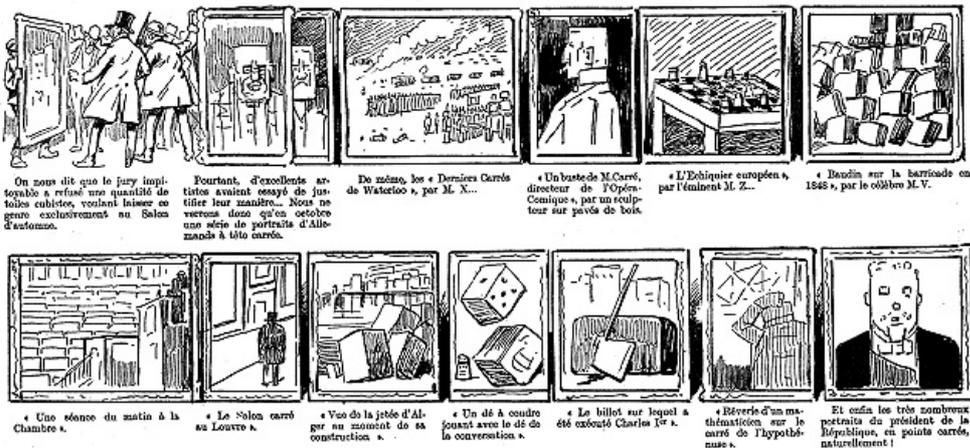
Le cadavre d'une victime du cyclone d'Omaha, transporté par la tornade dans les branches d'un arbre brisé de Bemis Park.

C'est l'une d'elles que montre le cliché reproduit ci-dessous; il fut pris à Omaha, dans le Nébraska, où s'exercèrent les premiers ravages. Le dimanche 23 mars, une tornade d'une force inouïe s'abattait sur la ville, détruisant sur son passage des centaines de maisons, renversant un établissement de cinématographe, dont les spectateurs restaient ensevelis sous les décombres. Un passant, qui se promenait dans un jardin public, fut subitement emporté par la bourrasque, saisi comme un fétu de paille, et vint s'écraser sur un arbre, qui lui-même avait subi les violences de l'ouragan: déchiqueté, tordu, il accueillit entre ses branches le corps inanimé, qui demeura là, reposant dans la paix du dernier sommeil.

Le cyclone qui dévasta Omaha et plusieurs villes de l'Illinois et de l'Indiana ne fut que le prélude à une catastrophe plus grande encore. Les pluies torrentielles tombées pendant plusieurs jours amenèrent une crue soudaine et générale, et bientôt l'Ohio, la Pennsylvanie, la Virginie, le Kentucky, furent atteints par l'inondation. A Pittsburg, à Wheeling, à Columbus, à Dayton surtout, la montée des eaux, coïncidant avec de furieuses tempêtes de neige, provoqua de véritables désastres. La plupart des habitants durent fuir leurs maisons submergées; et, en outre des dégâts matériels, évalués à des sommes considérables, on eut à déplorer de nombreux accidents mortels.

Le fléau disparut aussi rapidement qu'il était venu, laissant malheureusement derrière lui des ruines qu'il faudra bien du temps pour réparer. Du moins les Américains ont-ils eu, en ces heures de deuil, le réconfort des sympathies de l'Europe. Dès le premier jour, M. Raymond Poincaré avait tenu à exprimer celles de la France, par télégramme, à M. Woodrow Wilson.

INDISCRÉTIONS SUR LE SALON, par Henriot.





[Note du transcripteur: Les suppléments 2 et 3 mentionnés en titre ne nous ont pas été fournis.]

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 3659, 12 AVRIL 1913

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the

Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.